

**LES AMIS
DE FLAUBERT**

BULLETIN N° 9

PER 59 (9) m

1956



LES AMIS DE FLAUBERT

SOMMAIRE

Gustave Flaubert et sa sœur Caroline (suite) L. Chevalley-Sabatier

En marge de Salammbô (suite). Le Voyage
de Flaubert en Tunisie, en 1858... Aimé Dupuy

A propos du pied bot d'Hippolyte... R.-M. Martin

Pour le Centenaire de la Bovary André Dubuc

Autour de Flaubert et de son œuvre :

Flaubert à la Radio. — La page signalétique de Gustave Flaubert.
— Une lettre inédite de E. Feydeau à Saint-Victor. — A propos
du fiacre de Madame Bovary. — Autour de Salammbô. Cactus
et Littérature. — Après l'Education Sentimentale.

Correspondance de Gustave Flaubert :

1. — Lettre de G. Fl. avant son départ pour Carthage.
2. — Lettre de G. Fl. à M^{me} Brainne (suite).

La Vie de notre Société.

Les Cahiers Naturalistes.

Bibliographie.

On peut se procurer les Bulletins précédents (sauf 2 et 4, épuisés)
pour le prix de 180 francs. Ecrire à la Société des Amis de Flaubert,
Croisset-Canteleu, près Rouen (Seine-Maritime).

Gustave Flaubert et sa sœur Caroline

SUITE

La première partie de cette étude a paru dans le précédent Bulletin des Amis de Flaubert (n° 8).

L'inauguration du chemin de fer de Paris à Rouen est l'événement de la saison et tient une assez grande place dans la correspondance des deux jeunes gens. Caroline décrit complaisamment les tournois, joutes, carrousels, courses, feux d'artifice qui mettent la ville en liesse. Elle revient toutefois à l'objet de ses préoccupations et dit à son frère :

« Nous n'avons point encore vu « mon favori », comme tu dis, et je » n'espère pas le voir parce que probablement il ira à Pissy par la » Gondole et qu'il ne pourra s'arrêter à Déville.

» Bonsoir, cher Gus, je vais bientôt aller reposer ma grosse mine » coiffée de mon bonnet d'enfant sur ton traversin. Je rêverai de toi, » bien sûr ! »

Dans la lettre suivante, le « favori » n'est toujours pas venu. N'avait-il pas promis expressément sa visite ? Prendre un cabriolet de louage au lieu de la Gondole n'est pas une si grosse affaire ! Qu'en pense Gustave ? Mais Gustave, s'il n'en pense pas moins, ne répond pas, et dans la lettre suivante (42), se contente de commenter les débuts du chemin de fer. Il est excédé des conversations qu'il entend sur le sujet : « Il est impossible d'entrer n'importe où sans qu'on entende des gens qui disent : » Ah ! je m'en vais à Rouen ! Je viens de Rouen ! Irez-vous à Rouen ? » Jamais la capitale de la Neustrie n'avait fait tant de bruit à Lutèce »

Enfin, le 13 mai, Caroline raconte la visite si impatiemment attendue par elle. Sa lettre débute ainsi :

« Il gentiluomo galantissimo e venuto civa, avedere, caro mio. Assez » d'italien, mon vieux, pour toi et pour moi. Ainsi je disais qu'Hamard » était venu hier vendredi 12 mai, à deux heures de l'après-midi. Il nous » a fait une bonne longue visite pendant laquelle nous avons été nous » promener dans le bosquet avec M^{me} Strælin, qui passait la journée » avec nous. Orlovski (43) est venu nous y rejoindre et a chassé ton » ami qui s'est aperçu que j'allais prendre ma leçon.

» Dis-moi vraiment s'il est affecté de la mort de son frère ? Il ne » nous a point fait cet effet là en tous cas ! Ses rides augmentent de » plus en plus et seront bientôt égales à celles d'Ernest Delamare. Il a été » beaucoup question de toi, cher ami, de ton logement délicieux, de ton » amabilité augmentant en raison directe du nombre de visites que tu » fais aux dames Collier...

» Adieu, cher ami, je t'écirai après la noce d'Armand, mais c'est à » toi que j'écirai et non à M. Hamard, qui paraît connaître parfaitement » toutes mes lettres ! »

(42) Voir lettre de Gustave du 11 mai 1848. Correspondance (Ed. Conard, 1926, page 138).

(43) Polonais, chef d'orchestre au Théâtre de Rouen, professeur de piano de Caroline.

Les jours passent et Caroline repense souvent à la visite de son « favori ». Le 20 mai, elle écrit à son frère :

« Ce que tu m'as dit d'Hamard m'a fait plaisir, cher Gustave, et j'aime mieux le savoir chagrin qu'insensible ; tu me dis aussi qu'il ne peut supporter entendre parler de son frère par aucun étranger, et moi, je suis bien contente, car je ne lui en ai pas ouvert la bouche... »

Gustave avait donc répondu aux questions que lui posait Caroline, mais nous n'avons trouvé aucune trace de cette lettre dans laquelle il posait à son tour un certain nombre de questions précises à sa sœur, questions qui peuvent faire supposer que sa perspicacité était en éveil. Cette lettre contenait peut-être quelque avertissement, quelque mise en garde qui n'eut pas d'effet et que la jeune fille préféra faire disparaître avant son mariage. Nous avons tout lieu de le croire, d'après la réponse de Caroline à ce qui semble avoir été un interrogatoire en règle :

« J'avais écrit cette lettre hier, cher ami, et je n'ai trouvé personne pour la mettre à la poste. Heureusement, car j'ai reçu la tienne, et comme tu parais indigné de ce qu'on ne te réponde pas, j'aurais été fâchée de ne pas t'avoir satisfait dans celle-ci. Tu sauras donc que nous ne savons pas que le chemin de fer prend les lettres et qu'Hamard n'est venu qu'une fois, et que cette fois était il y a vendredi huit jours. Je ne sais s'il est reparti. Il ne nous avait point promis de revenir. Est-ce qu'il t'avait dit qu'il reviendrait plusieurs fois ? Nous ne nous y attendions pas du tout et nous avons trouvé que c'était déjà très bien de sa part d'être venu jusqu'à Déville ».

Gustave n'est qu'à demi rassuré par ces précisions. Il connaît bien Hamard, connaît son instabilité qui, plus tard, deviendra folie caractérisée. Il partage avec lui les plaisirs les moins raffinés du Quartier Latin. Quand on sait le tendre et admiratif attachement qu'il porte à sa sœur, on comprend son souci en la voyant peu à peu préoccupée, attendrie, attirée par un garçon qu'il sait n'être pas digne d'elle.

Comment l'a-t-il laissé entendre ? Sous quelle forme a-t-il tenté de mettre sa sœur en garde ? Nous ne le savons pas, mais dès ce moment, les positions sont prises. Caroline est fixée sur ses propres sentiments et comprend que son frère est loin de les encourager. Aussi nous semble-t-elle troublée, moins sûre d'elle-même dans les lettres qui vont suivre.

La seconde visite d'Hamard qu'elle attendait sans se l'avouer a eu lieu. Il s'est rendu à Déville au début de juin et a offert ses services comme courrier. Il emportera deux lettres de Caroline, une pour son amie Gertrude que Gustave se chargera d'acheminer jusqu'à destination, l'autre pour son frère. Mais cette lettre n'a pas la verve coutumière. Le sujet pourtant s'y prêtait : un dîner de famille donné pour célébrer les quatre ans de ménage du couple Achille, auquel les parents Lormier assistaient ; et les parents Lormier, type même des bourgeois, étaient d'habitude une cible toute trouvée pour les brocards des deux jeunes gens.

Mais la page à peine remplie, Caroline coupe court :

« Adieu, mon Boun ! je vais remettre cette lettre à ton ami, « sans être cachetée », et c'est une grande preuve de confiance que je n'aurais peut-être pas pour tout autre ! »

Si Hamard, donc, ne joue pas son rôle de courrier en toute honnêteté, il aura au moins l'avantage d'être fixé sur les sentiments de la correspondante !

Dans la lettre suivante, qu'elle ne veut, celle-là, confier à personne, pas même à l'ami Florimond qui s'offrait à la porter, elle dira à Gustave son souci : la possibilité d'une indiscretion la tourmente :

« Hamard a dû te donner deux lettres à propos desquelles je vais » te confier la vérité, c'est que je ne savais absolument que dire lorsque » je pensais qu'elles pouvaient être lues par lui ou par quelqu'ami, non » pas que j'eusse rien de caché à t'apprendre, mais maman aussi me » faisait peur en me répétant sans cesse : « Prends garde de ne rien » dire qui ne puisse être vu de tout le monde ? » Elle pensait que la » curiosité de voir la manière dont j'écris pouvait faire ouvrir ma lettre. » Aussi, je suis sûre qu'elle était pleine d'absurdités... »

M^{me} Flaubert se doutait-elle de quelque chose ? Son conseil de prudence le fait supposer, mais il vient un peu tard !

L'examen de Gustave doit avoir lieu au milieu de l'été, aussi décide-t-il de s'accorder quelques jours de répit avant le coup de feu de la préparation et annonce sa venue (44). Il ne restera en famille que deux ou trois jours, mais a grande envie de se « piéter à Déville dans le bosquet, de se coucher sur l'herbe et de faire une masse de facéties pour divertir les siens ».

Il rassure sa sœur à propos d'une lettre qu'elle avait écrite à Gertrude Collier et dans laquelle elle craignait d'avoir exprimé un peu trop vivement son sentiment. Au lieu d'être fâchée, la jeune fille avait répondu à Gustave que cette lettre était « gentille et bête comme son auteur ». C'est que Caroline avait été exaspérée par le récit que lui avait fait son amie d'une réception de jeunes filles, au cours de laquelle elle se vantait d'avoir fait jouer à Gustave un rôle sans prestige de cavalier servant.

On profite, à Rouen, de la venue de l'étudiant pour préciser les projets de vacances. Il ne sera pas question de Trouville cet été, mais d'un voyage en famille à Paris pour rejoindre Gustave dès que ses examens seront terminés ; de là, les Flaubert gagneront Nogent-sur-Seine pour un séjour de quelques semaines, chez le Père Parain.

Toutes les lettres de ce mois de juillet sont pleines d'espoir, de projets, et celles de Gustave de descriptions d'un travail acharné : « Il est temps, dit-il, que les vacances arrivent. Je les aurai bien méritées, car depuis six semaines surtout, j'ai été cruellement embêté par mille choses embêtantes » (45).

Ces choses embêtantes auxquelles Gustave fait allusion ne se rapportent pas toutes à son travail ; elles ne sont pas de nature à être confiées aux oreilles de Caroline, mais le docteur Flaubert en eut des échos par quelque ami de passage à Rouen, et tout en expédiant les 500 francs nécessaires, fait à l'étudiant une paternelle semonce :

« Tu es deux fois sot, lui dit-il, d'abord de te laisser flouer comme » un vrai provincial, un niais qui se laisse attraper par les chevaliers » d'industrie ou les femmes galantes qui ne doivent mordre que sur les » pauvres d'esprit et les vieillards imbéciles, et Dieu merci, tu n'es ni » bête ni vieux ; le deuxième tort est de n'avoir pas confiance en moi... » Je croyais être assez ton ami pour mériter de connaître tout ce qui » t'arriverait de bien ou de mal..

(44) Voir lettre de Gustave du 13 juin 1843. Correspondance, supplément (Ed. Conard, 1954, page 30).

(45) Voir lettre de Gustave du 28 juillet 1843. Correspondance, supplément (Ed. Conard, 1954, p. 33).

» Adieu, mon Gustave, épargne un peu ma bourse et surtout porte-toi bien et travaille ».

Dans les lettres suivantes, de grandes discussions ont lieu pour savoir quel mode de locomotion allait être adopté par la famille, en vue du voyage de Rouen à Paris. Gustave est opposé au voyage en chemin de fer. « Le tunnel de Rolleboise, surtout, donne les affres de la mort », dit-il. A quoi Caroline lui répond :

« Tu es un grand imbécile de ne point nous laisser aller en chemin de fer ; au lieu de quatre heures, nous mettrons trois jours, et ce seront trois jours de moins à passer à Paris... »

La chaise de poste est donc adoptée avec arrêts à Forges et à Gournay. Départ le samedi 10 août, arrivée à Paris le lundi à la fin de l'après-midi. Rendez-vous à l'hôtel Bristol, entre 1 heure et 5 h. 1/2.

Ce séjour dont les deux jeunes gens s'étaient si fort réjouis est assombri par l'échec de Gustave à son examen. Maxime Du Camp, qui accompagnait le candidat à l'École, qui l'aidait à enfiler sa toge et à glisser sa barbe d'or sur le rabat, fournit complaisamment les détails de cet insuccès.

Mais les plaisirs de la capitale n'ont plus de charmes. On fait aux Collier la visite promise ; on passe avec eux la soirée à l'Opéra, dans la loge du comte Rambuteau, préfet de la Seine, et l'on s'en va promptement oublier chez le bon oncle Parain la déconvenue.

Lorsque les vacances ont pris fin, Gustave se met le plus courageusement possible au travail, car il s'agit de réparer l'échec du mois d'août. Heureusement, les lettres de Caroline lui apportent des sujets d'intérêts, tel que l'achat d'un terrain à Deauville, les projets et plans de construction d'une villa. Gustave en est enchanté et se réjouit d'aller prochainement constater lui-même l'état des travaux.

A Rouen, Caroline est reprise par sa vie habituelle : leçons, lectures, visites, broderies, etc. Quand survient quelque histoire amusante, elle ne manque pas d'en faire profiter Gustave, tel le récit des amours de Bourlet, qu'elle raconte avec une verve toute particulière. Il faut dire que ce bon gros garçon, proche de la quarantaine, bedonnant, congestionné, sentimental, excessif en ses enthousiasmes comme en ses désespoirs, s'il est le grand ami d'Achille, est un peu la tête de Turc de ses cadets.

« Je veux te raconter la visite que nous a faite Bourlet à son retour du Havre. Oh ! que je t'ai regretté, cher ami ; je suis bien persuadée que jamais dans aucun spectacle, dans aucune soirée, nulle part, tu n'as pensé à ton Rat autant que moi à toi ce soir-là ; et c'est tout simple, parce que toi, tu es gai de toi-même, tu causes, tu ris, sans y être excité, mais moi, quand tu n'es pas là, je dis seulement : « Je serais bien si Gustave était là ». Et je reste sérieuse ! Cependant, mon vieux, il faut avouer que je me suis amusée et d'un amusement qui dure longtemps, qui, quand on y repense, me fait sourire encore. Bourlet, amoureux fou, amoureux bête : « Entrez, messieurs, mesdames... C'est le moment, c'est l'instant... »

» Bourlet entre avec une légère teinte de tristesse sur le visage et parle encore plus bas qu'à l'ordinaire. On voit aussi un peu d'humidité dans ses yeux, reste des larmes qu'il a versées à la précédente représentation chez M^{me} Achille.

» Monsieur Flaubert, le croiriez-vous ? Moi, amoureux à trente-cinq ans d'une enfant de dix-neuf... Mais elle est si bonne, si douce, si aimable »

» Je lui demande si elle est jolie : « Je ne l'ai pas regardée, mais » si je la regardais, je la trouverais jolie ; elle est si bonne, si douce ; » elle donne tout son temps à soigner son père, à élever des poules et des » lapins... Mais elle est si bonne qu'elle abandonnera ce genre d'occupation » parce qu'elle a perdu des lapins, et elle en a eu trop de chagrin ! »

» Papa lui demande s'il pense en être aimé, « J'ai lieu de l'espérer ; » elle me serrait la main quelquefois, me tendait la joue et lorsque son » père m'eut défendu de revenir avant Pâques, elle dit : « Je voudrais » que Pâques fut demain ! » La douce enfant ! Un matin même qu'elle » avait trouvé sur sa table à ouvrage un métier à broder que j'avais » fait venir de Rouen et pour lequel j'avais passé toute la nuit afin de » monter sa tapisserie dessus, elle me demanda mon bras pour aller se » promener dans le bosquet ; elle me remercia de la surprise que je lui » avais faite, me laissa lui essayer des fleurs dans ses beaux cheveux » noirs, et lorsque je lui eus avoué que je l'aimais (et elle le savait bien, » parce qu'elle a de l'esprit, ma cousine !), elle me répondit : « Eh bien, » Alexandre, moi je ne vous hais pas, car je vous aimais aussi avant » de vous connaître ». J'en étais si heureux, monsieur Flaubert, que je » n'en pus manger, et je remarquai avec plaisir que ma cousine aussi » ne pouvait avaler. Mais il faut le dire, avant de remporter tous ces » avantages, je croyais mon rival Lefébure préféré et j'avais été jaloux, » oui, jaloux ; je ne pouvais dormir, je me promenais toute la nuit dans » ma chambre en pleurant à chaudes larmes. Elle me dit ensuite qu'elle » avait remarqué ma tristesse et m'avait entendu arpenter mon apparteme- » ment, mais que c'était à tort, parce que jamais Lefébure n'avait eu » son cœur. Enfin, j'étais heureux ; tous les jours, je lui faisais quelque » agréable surprise. Je découvrais toutes ses bonnes qualités (elle n'aime, » en fait de littérature, que La Fontaine beaucoup, un peu Corneille !), » et il fallut nous séparer.

» Je commençai à pleurer, elle pleura aussi ; nous nous embrassâmes, » et je lui dis :

« Ma cousine, il n'y a que mes jambes qui s'en vont ! ». Dans la » diligence, je finis par m'endormir, et lorsque je me réveillai, je frappai » doucement ceux qui étaient à côté de moi, et je dis :

« Ma bonne petite cousine, nous arrivons enfin à Rouen ».

» Au même moment, je sentis la chaleur d'une bouffée de tabac et » j'entendis un grand éclat de rire. C'était un monsieur à moustaches » qui était à côté de moi.

» Voilà Bourlet, cher Gustave, mais Bourlet tout pur ! Je n'invente » rien, je n'augmente pas, ce sont ses phrases que j'ai retenues par cœur. » Enfin, il est indécis s'il se mariera, parce qu'il craint de ne pouvoir » rendre cet ange assez heureux ! »

Mais Caroline a quelques remords de son persiflage et enjoint à Gustave de se servir de sa lettre pour allumer sa prochaine pipe.

C'est Achille qui se chargera de donner à son frère des détails complémentaires sur l'affaire Bourlet :

« Bizet (45 bis) est retombé dans son idiotisme ; il est de plus en plus persuadé de son impuissance et veut rompre son mariage. Ce qu'il y a de très joli, c'est qu'il dit à qui veut l'entendre la cause de sa tristesse ; il l'a écrite à son père, qui lui a répondu par un quatrain :

- « Ce doute justement offense
 » Ton père qui t'a fabriqué
 » Et qui, dans nulle circonstance,
 » D'un tel mal ne fut attaqué ».

Ce genre de plaisanterie remporta certainement auprès de Gustave un grand succès.

Caroline est toujours avide de nouvelles. Elle sait que Gustave a rencontré Victor Hugo en allant avec Achille rendre visite à M. Pradier, et elle insiste pour avoir le plus de détails possible. Dans sa lettre non datée, mais qui doit avoir été écrite entre le 5 et le 15 décembre 1843, Gustave lui écrit :

« Que veux-tu que je t'en dise ? C'est un homme comme un autre, » d'une figure assez laide et d'un extérieur commun. Il a de magnifiques » dents, pas de cils ni de sourcils. Il parle peu, a l'air de s'observer et » de ne vouloir rien lâcher : il est très poli et un peu guindé. J'aime » beaucoup le son de sa voix. J'ai pris plaisir à le contempler de près. » Je l'ai regardé avec étonnement, comme une cassette dans laquelle il » y aurait des millions et des diamants royaux, réfléchissant à tout ce » qui était parti de cet homme, les yeux sur sa main droite, qui a écrit » tant de belles choses ! C'était là pourtant l'homme qui m'a fait le plus » battre le cœur depuis que je suis né, et celui, peut-être, que j'aimais » le mieux de tous ceux que je ne connais pas. On a parlé de supplices, » de vengeances, de voleurs, etc. C'est moi et le grand homme qui avons » le plus causé ; je ne me souviens pas si j'ai dit des choses bonnes ou » bêtes, mais j'en ai dit d'assez nombreuses. Comme tu vois, je vais » assez souvent chez les Pradier. C'est une maison que j'aime beaucoup, » où l'on n'est pas gêné et qui est tout à fait dans mon genre » (46).

Arrivent les fêtes de Noël ; Gustave est convié chez les Collier pour le traditionnel pudding ; il y termine à haute voix la lecture d'Hernani, qu'Henriette écoute avec dévotion. Puis ce sont les préparatifs de départ, avec les derniers cours, entre lesquels il faut trouver le temps d'aller pour Achille chez le libraire, le bottier, l'orfèvre, l'horloger, etc. Enfin, le jour de la Saint-Sylvestre, l'étudiant se met en route et s'arrête à mi-chemin, à Vernon, chez ses amis Schlésinger, où il est invité à un souper dont il se fait fête depuis longtemps.

Dans la matinée du 1^{er} janvier 1844, il arrive rue de Lecat, gravit quatre à quatre les marches carrelées de rouge qui conduisent au premier étage, à la chambre de sa mère et prend part aussitôt aux discussions et projets relatifs à la construction du fameux chalet de Deauville. Les travaux ne sont pas encore en train, il faut sans tarder se rendre sur place, discuter les plans et faire commencer les travaux. Achille et Gustave s'en chargeront.

Chacun sait que c'est au retour de ce rapide voyage, sur la route entre Pont-l'Évêque et Rouen, que Gustave sera atteint d'une crise nerveuse, première manifestation d'un mal qui allait peser lourdement sur toute sa jeunesse.

La famille aussi est bouleversée, et dans les lettres que Caroline, dorénavant, écrira à son frère, au cours des rares absences qu'il fera, on sent combien sa tendresse fraternelle est alarmée.

Alors que Gustave est venu à Paris à mi-janvier pour tenter de reprendre sa vie normale d'étudiant, elle lui écrit :

(46) Voir lettre de Gustave. *Correspondance* (Ed. Conard, 1926, p. 127). D'après les lettres de Caroline, nous avons tout lieu de croire que celle de Gustave est de début décembre 1843, et non du 25 janvier 1844.

A. M. Flaubert

19, rue de l'Est

Paris.

17 Janvier 1844.

« Il y a bien peu de temps que tu nous a quittés, cher vieux, mais »
 « il s'est passé tant d'événements depuis, qu'il me semble que dimanche »
 « était il y a une semaine. D'abord le départ de miss Jane. Nous avons »
 « été la conduire jusqu'à la cour des diligences, où elle a sangloté tout »
 « le temps que nous avons attendu. Elle n'a fait que pleurer toute la »
 « matinée, quoiqu'elle eut répété, la veille, à son cousin, qu'elle était »
 « parfaitement heureuse. Non seulement cela nous a tourmentés hier, »
 « mon ami, mais encore une grande inquiétude de toi. Ta lettre ne nous »
 « est arrivée qu'à cinq heures du soir. Nous craignons que tu n'aies »
 « été malade ; enfin, si nous n'avions pas reçu de nouvelles, tu aurais »
 « bien pu voir arriver quelqu'un de la famille.

.....
 » La nouvelle de la maladie de M^{me} Hamard m'a fait de la peine
 » pour son fils ; en moins de deux ans, il aura perdu tout ce qu'il aimait,
 » ce pauvre Hamard ! Va le voir, car il t'aime bien et m'a souvent
 » parlé de toi.

.....
 » Adieu, mon bon, pense à moi

» Caroline Flaubert.

» P.-S. Papa a lu ta lettre et ne m'a rien dit quant à ton bras,
 » mais voici mon ordonnance : du repos et du suif ».

L'inquiétude que l'on sent percer à travers les lignes que Caroline envoie à son frère ne sont que trop justifiées. Gustave est obligé d'interrompre son travail et de revenir à Rouen, à cause de son état de santé. Sont-ce de nouvelles crises ou l'inflammation d'une brûlure à la main droite survenue au cours d'une saignée que surveillait son père ?

En tous cas, la séparation des deux jeunes gens va prendre fin, et nous n'aurons plus pendant les mois qui vont venir que quelques menus billets échangés de chambre à chambre quand l'un et l'autre s'y trouvent retenus par la maladie.

En février, Caroline, immobilisée par une angine, entend dans la chambre au-dessous de la sienne où l'on a installé Gustave, des bruits de conversation. Elle voudrait bien savoir qui est ce visiteur et n'hésite pas à griffonner ce billet :

Avril 1844

« Cher, envoie-moi le **Diabolo**. Pardonne, je te dérange, je crois »
 » que tu es avec un ami. Je ne sais lequel, mais comme à l'ordinaire,
 » je voudrais le savoir.

» Ta sœur : Caroline ».

Peut-être est-ce Hamard qui vient de perdre sa mère et dont le nouveau deuil sollicite encore la pitié de la jeune fille.

En ce printemps 1844, il semble que les habitants de l'Hôtel-Dieu se remettent un peu du terrible coup que fut pour eux la maladie de Gustave. Lui, condamné à un régime sévère, le bras toujours en écharpe à cause de cette brûlure qui ne veut pas guérir, un séton au cou « tout aussi rigide qu'un hausse-col d'un officier de la Garde Nationale », essaie

de supporter ses maux sans se plaindre. Il n'écrit guère, ni lettres ni travaux littéraires ; il sort peu ; ses seules distractions sont les visites d'amis. Celles que lui fit Hamard durent être particulièrement fréquentes ; en ce qui concerne Caroline, elles furent décisives.

Puisque Gustave paraît désapprouver l'inclination qu'elle éprouve pour son ami, puisque, visiblement, l'intimité qu'il voit croître entre sa sœur et lui, l'afflige, c'est au Père Parain qu'elle se confiera :

« N'est-ce pas, père Parain, c'est en novembre que j'aurai le bonheur » de vous revoir et de vous dire, comme le prétend papa, tous mes petits » secrets ; il arrive souvent, le soir, qu'on se moque de moi quand je vais » le long du quai, marchant les bras ballants et sans dire mot, et derrière, » j'entends mon père rire tout en disant : « Elle pense à son Père Parain » qui lui donnait le bras »...

Le quai dont il est ici question est celui qui borde la Seine à Croisset, car les projets de construction à Deauville ont été abandonnés. Le docteur Flaubert, peut-être en considération de l'état de santé de Gustave, a préféré acheter une propriété dans les environs proches de Rouen. Dès le printemps, la famille y est venue camper, au milieu des peintres et des maçons.

En septembre, Hamard est à Trouville ; il y a rejoint la famille Flaubert. Les couchers de soleil sur la dune, les promenades à âne dans la campagne, les baignades, tout cela aboutit à des projets de fiançailles. Gustave navigue seul, en canot, pendant des heures, ou s'enferme dans sa chambre. Nous ne connaissons d'une façon précise son opinion que par la lettre qu'il écrit le 1^{er} novembre à Ernest Chevallier, lorsqu'il lui dit :

« Je n'ai aucune nouvelle à t'annoncer, car la grande nouvelle, tu la sais : le mariage de Caroline. Que veux-tu que je t'en dise ? Tout ce que tu voudras. Dis-en tout ce qui te fera plaisir. Tout cela se trouve résumé par les deux lettres que j'ai prononcées en l'apprenant : Ah ! »

Au fond, Gustave est désespéré. Perdre sa sœur lui est dur, mais la perdre en la voyant, malgré ses avertissements, s'attacher à un être qu'il considère comme indigne d'elle, le plonge dans une tristesse que son état de santé ne lui permet pas de surmonter. Il s'enferme dans un mutisme qui désole les siens. Caroline est à la fois navrée de se sentir moralement séparée de son compagnon fraternel, inquiète d'abandonner, alors qu'ils ont besoin de ses soins, ceux qu'elle aime, et pourtant un peu grisée par son nouveau bonheur. Grâce aux lettres qu'elle écrivait à cette époque à son père Parain, nous connaissons aujourd'hui ses secrètes pensées.

La date du mariage est fixée. Il aura lieu le 5 mars. M^{me} Flaubert et sa fille viennent à Paris faire les préparatifs nécessaires, courir les couturières et les marchands de frivolités, acheter les sables, l'argenterie, les fourrures, etc. Ce qui nous vaut encore quelques pages écrites par Caroline et qui s'adressent plus volontiers à son père qu'à son frère ; nous pouvons y trouver quelques aperçus des préparatifs d'un grand mariage bourgeois au milieu du siècle dernier.

Hamard attendait ces dames au débarcadère, car nous voyons que, cette fois, le voyage s'est fait en chemin de fer. Il va soutenir les jours suivants sa thèse de licencié en droit.

M^{me} Flaubert écrit à son mari et Caroline à son père, mais surtout à l'intention de son frère :

« Maman ne dit rien pour moi, mon bon Père, quoique je pense tout
 » autant qu'elle à vous, et pendant qu'elle finit sa toilette, je veux
 » au moins avoir le plaisir de t'envoyer un bon baiser que tu partageras
 » avec ton compagnon. Dis à Gustave qu'en pensant à lui, hier, j'ai
 » demandé du potage à la tortue chez Véry. Mais ce maudit potage
 » était si épice que je n'ai pu le finir. Nous avions avec cela trois
 » douzaines d'huîtres vertes, deux filets financière, deux soles mayonnaise,
 » une croûte madère, deux bouteilles Grave, bouchon long, tout cela avec
 » une addition de 26 francs. Hamard était désolé ; c'était lui qui avait
 » ordonné les portions que nous n'avons jamais pu achever ! Et il venait
 » de se vanter de dîner à bon marché !

» En revanche. le logement qu'il a retenu est assez commode et il
 » ne coûte que 4 francs par jour. Pardon, mon excellent Père, de t'avoir
 » ennuyé de mon dîner, mais c'était un peu plus pour Gustave que
 » pour toi. Je veux qu'il dise avec Du Camp : « S'en donnent-elles, ces
 » dames, au Palais Royal ! »

» Adieu, ta fille qui t'aime,

» Caroline ».

Nous n'avons aucun détail sur la cérémonie. Gustave n'écrit guère ;
 fin janvier, il avait cependant envoyé un mot à son ami Emmanuel Vasse,
 dans lequel on devine sa tristesse : « Je ne sors pas de ma chambre,
 je ne vois personne, je vis seul comme un ours. J'ai passé tout l'été à
 me promener en canot et à lire du Shakespeare... Ma maladie aura
 toujours eu l'avantage qu'on me laisse m'occuper comme je l'entends,
 ce qui est un grand point dans la vie... »

Après la noce, les jeunes époux ont rejoint Paris, où ils s'organisent
 de leur mieux dans l'appartement choisi par Hamard, 25, rue de Tournon.
 Ils y font un bref séjour avant d'entreprendre ce voyage de noces peu
 banal, à cinq, avec père, mère et frère, voyage qui ne semble d'ailleurs
 pas avoir eu une heureuse influence sur les humeurs et les santés de tous.

Le docteur Flaubert en avait décidé ainsi, soucieux sans doute
 d'apporter à Gustave quelque distraction à sa mélancolie. La santé de
 Caroline n'est guère brillante, elle peut aussi avoir besoin des soins
 « de son cher docteur ordinaire ». Aussi « empile-t-il, dans la grande
 chaise de poste, femme, fille, fils et gendre, et fouette cocher, postillons,
 en Piémont et en Lombardie », comme se plaît à le raconter Maxime
 Du Camp.

Pendant les quelques jours qui précèdent le départ, Caroline n'hésite
 plus à reprendre la correspondance avec son frère, le 22 mars, elle lui
 écrit :

« Je voudrais, cher ami, avoir de divertissantes choses à te conter.
 » Mais une promenade à Longchamp, dans le cabriolet, et le dîner en
 » compagnie de Teniers te sembleraient sans doute fort peu intéressants.
 » Longchamp était brillant, avec une foule comme je n'en avais pas vue,
 » et une suite de voitures, dont une seule m'a semblé belle. C'était un
 » attelage à quatre chevaux, ornés de fleurs aux oreilles.

» Malgré tout ce que je voyais, mon Gustave, je ne pouvais m'em-
 » pêcher de penser à Croisset, où vous étiez probablement et où le soleil
 » était encore plus beau que sur les arbres des Tuileries.

» Sitôt après le dîner, nous sommes rentrés à la maison, où nous avons
 » pris le thé pendant que ces messieurs fumaient dans la chambre à côté.

» Je crains, cher Gustave, que l'amour de la famille que possède à

» un si haut point mon mari n'entre déjà un peu dans mon cœur, car
 » j'ai peine à te dire mon avis sur le ménage Teniers, tant je m'en
 » moquerais si une fois je me mettais en train. Connais-tu l'homme et
 » as-tu vu quelque chose de plus commun d'un bout à l'autre ?...

» Dis à maman qu'elle m'apporte ma petite marquise verte enfermée
 » dans le tiroir de mon armoire à glace et qu'elle m'envoie par Père
 » Parain mon peigne d'écaille...

» Adieu, cher ami, calme-toi bien vite d'avoir lu une écriture si
 » blanche et ne jure pas contre ton Raton.

» Hamard t'écrira demain ; embrasse toute la famille pour nous et
 » écris-nous comment vont les yeux de notre Père ».

Le dialogue se rétablit et c'est Gustave qui répond à la place de sa mère, en proie à une de ses habituelles migarines. Il est tout heureux de lui annoncer qu'il recommence à se promener, à faire des courses en vue des préparatifs de départ. L'arrivée prochaine de la chaise de poste le remplit de joie : « Je vais y faire moult voyage de ma chambre dans la cour »... Il prie Caroline de demander à Hamard de lui procurer l'Histoire de Gênes, de Vincent, et, si possible, les Notes de Voyage dans le Midi de la France, par Mérimée (47).

Au rapide passage que les voyageurs font à Paris, Gustave a l'impression d'y revenir « comme après cent ans d'absence ». La visite aux dames Collier réveille de doux souvenirs. Henriette est plus jolie et plus attachante que jamais.

Un voyage en Italie, en 1844, est une véritable expédition. Première halte à Nogent, chez les Parain. La chaise de poste gagnant Chalons est hissée sur un « vapeur » qui descend la Saône et amène les voyageurs à Lyon. Ils y arrivent au crépuscule, sous une pluie battante, et ne s'accordent que quelques heures de repos avant de reprendre la navigation sur un Rhône impétueux et balayé de mistral. A Avignon, débarquement de la voiture ; on prend la route pour Tarascon, Beaucaire, Nîmes, sans oublier le pont du Gard. Tout cela, par un printemps maussade, arrosé d'une pluie froide et fine qui ne cessera qu'à la Méditerranée. L'humeur est couleur du temps et les santés ne valent guère mieux.

Le docteur est tourmenté par des maux d'yeux qui exigent de longues heures dans l'obscurité et la pose chaque soir de sangsues. Les migraines maternelles s'accommodent mal des cahots de la voiture. Caroline est reprise, dès avant Toulon, d'angine et de douleurs de reins, et nous avons tout lieu de supposer que Gustave a subi deux nouvelles crises nerveuses. Aussi, il étouffe de rage et de regrets de faire un voyage dans ces conditions. Il l'écrit à son ami Le Poittevin : « Par tout ce que tu as de plus sacré, par le vrai, par le beau, cher et tendre Alfred, ne voyage avec personne ! Avec personne... » Caroline souffre de l'atmosphère tendue qui règne et soupire après la solitude à deux et la fantaisie d'un voyage de noces normal.

Aussi est-ce d'un commun accord qu'arrivés à Gênes, les voyageurs décident de rentrer. On laissera toutefois à Gustave le temps de faire quelques bonnes promenades à cheval dans la campagne environnante, de visiter à son gré, églises, couvents et musées et de naviguer dans la baie. C'est grâce à ce répit qu'il découvrit, au Palais Balbi, un

(47) Voir lettre de Gustave à Caroline du samedi de Pâques. Correspondance, supplément (Ed. Conard, 1954, p. 40).

Saint-Antoine peint par Breughel, bien différent de celui qu'il avait appris à connaître à la Foire Saint-Romain !

On brûle les étapes au retour ; la nature n'intéresse pas Gustave ; il est plus sensible aux souvenirs historiques ou littéraires : Marengo, la bibliothèque Ambroisienne, et au bord du Léman, les mânes de Byron, de M^{me} de Staël et de Voltaire, voilà ce qui le tire de sa mélancolie.

Aussi, c'est un soulagement pour tous quand la chaise de poste franchit les barrières de Paris ; le docteur veut reprendre au plus vite sa vie active, les jeunes époux sont heureux de retrouver leur calme logis de la rue de Tournon et Gustave de s'enfoncer tout à loisir dans son travail personnel et sa mélancolie.

Hamard, aussitôt débarqué, déclare qu'il ne va pas plus loin et qu'il est grand temps pour lui de chercher une situation et de s'installer définitivement à Paris. Décision que l'humeur chagrine de M^{me} Flaubert n'accepte pas sans récrimination. Gustave, pendant ce temps, retourne à ses amies Collier : « Champs-Élysées trois fois, écrit-il dans ses Notes de Voyage, le lundi, le mardi et le mercredi... La belle histoire ! que celle de ces visites. J'y ai vu le défaut de la cuirasse de mon âme, comme celle des autres ».

C'est à Louise Colet que, plus tard, il donnera le mot de l'énigme.

Henriette, toute émue, ce mercredi, en le voyant revenir pour la troisième fois, le fait asseoir près d'elle sur le canapé où elle est étendue, serre sa main, entrelace ses doigts dans les siens et lui jette un regard qui trahit un amour auquel, hélas, dans la condition où il se trouve, il se sent incapable de répondre. La mère, survenant à ce moment, esquisse un sourire dans lequel il croit deviner quelque complicité. Affolé, il se lève et s'enfuit. Ainsi finirent les amours enfantines de Gustave Flaubert et d'Henriette Collier.

Il reprend à Croisset sa vie solitaire ; il est décidé à se remettre au travail, à réorganiser sa vie, à accepter le mariage de Caroline et à se résigner à son état de santé.

Alors, la correspondance du frère et de la sœur peut reprendre. Elle retrouve tout l'abandon et l'affection de jadis.

C'est par la copie de deux des lettres échangées en ce mois de juin 1845 entre le frère et la sœur, que nous voudrions terminer. Auraient-elles été, ces lettres, plus confiantes, plus vibrantes des beaux souvenirs de leur enfance commune, plus tendres, s'ils avaient pu savoir qu'elles étaient les dernières ?

De son logis de la rue de Tournon, voilà ce qu'écrit Caroline :

« Si tu penses à moi, mon Gustave, je te rends bien la pareille.
 » Il n'y a guère de moment dans la journée où le Canot, la gaffe, le petit
 » sentier sombre ne me trottent dans la tête ; je me souviens de toutes
 » nos petites promenades de l'année dernière, mes baisers envoyés à
 » Muffie qui excitaient ta bonne mine à rire, et surtout le cri des
 » corneilles que tout le monde déteste et qui me fait tant de plaisir.
 » Dans huit à dix jours, je retrouverai tout cela, et tout me paraîtra
 » plus beau qu'à vous, par l'extrême désir que j'aurai eu de le revoir.

» Quand tu étais à Paris, l'été, et que tu m'écrivais, ce n'était que
 » pour jurer après la chaleur et les trottoirs. Si je pouvais marcher, ce
 » serait à mon tour de maudire les pavés, mais je n'ai même pas cette
 » consolation, car je ne sors pas de ma chambre et le soleil me brûle
 » à travers mes jalousies. Que faire d'un temps pareil si ce n'est se
 » coucher sur le gazon, à l'ombre, et d'avalier quelques bonnes terrines

» de mattes ? Moi qui n'ai ni gazon, ni ombre, ni mattes, je bois de
 » l'eau de groseille en lisant soit du Voltaire, soit du Guizot, que j'avais
 » interrompu ou que le mal de gorge avait interrompu pour mieux
 » parler, et puis j'écris de longues lettres, avant-hier à Jane, hier à
 » Louise (47 bis) et aujourd'hui à vous autres. Dis à Orłowski que je joue du
 » piano ; j'ai recommencé et j'étudie maintenant une marche de Motheless
 » et des airs hongrois de Litz. Quant à l'art du Père Dumée, ce sera
 » à Croisset, si je me porte bien. Mais quand je vois un crayon, il m'en
 » prend une envie, une envie ! Je voudrais voir devant moi, sur le pupitre,
 » un de ces dessins bien noirs, une baraque, des arbres, de l'eau et avoir
 » à côté de moi des Walter suant l'huile, de la sauce toute préparée,
 » du cofon, de la mie de pain, enfin tout ce qui est de la religion Dumée.

» J'ai appris avec plaisir que tu prenais goût au billard. C'est un
 » beau jeu et tu deviendras sans doute un Lamy de première force.
 » Du Camp, que j'ai vu hier, a grande envie d'aller te voir pour toi et
 » pour lui surtout, pour se distraire de toutes ses affaires ; il m'a
 » dit qu'il était impatient d'entendre l'Education Sentimentale et m'a
 » demandé si je la préférerais à Novembre. J'ai dit que oui et son désir
 » de l'entendre a augmenté.

» Quant à lui, il ne peut travailler, une idée lui vient et le voilà à
 » rêvasser ; il t'envie beaucoup de pouvoir travailler seul ; quand je te
 » compare à ceux que je vois, mon ami, je me dis : « Mon frère est un
 » autre lapin ! (ce serait ton mot) que ces lurons-là, qui n'ont pas
 » l'ardeur de regarder un livre deux heures de suite ».

» Penses-tu, le matin, à ton Médor qui venait sauter sur ton lit
 » lorsque tu te réveillais et que tu daignais regarder comme un chien
 » savant de 11 heures à midi, pour expliquer du Shakespeare ; il traduit
 » maintenant la « Fiancée d'Abydos » et se sent de plus en plus le désir
 » de gratter à la porte et de jouer sur ton lit.

» Pauvre bonhomme ! que je serai contente de te revoir et que j'aime
 » à penser à tous les moments que nous avons passés ensemble, tout
 » seuls, nous sauvant des hommes et des Crépet !

» Adieu, cher Bonhomme, tu m'as demandé une lettre, tant pis pour
 » toi si elle t'ennuie ; moi, elle m'a amusée à écrire, c'est tout ce que
 » je voulais ! Adieu, je t'embrasse bien fort, et suis ta sœur et ton Rat.

» Caroline Hamard ».

Voici les dernières lignes que Gustave traça à l'adresse de sa
 sœur (48) :

« Comme ta lettre était gentille, chère sœur, gentille et simple comme
 toi, bon Rat ; il me semblait t'y voir, avec tes cheveux frisés et ton
 petit trou dans la joue. A propos, je compte bien que je te reverrai avec
 tes papillottes. Je n'ai plus personne à étrangler avec mes deux mains,
 en disant : « Vieux Rat ! vieux Rat ! J'en ai étranglé qui étaient plus
 » gens de bien que toi ! » Je pense souvent à notre pauvre atelier, à ta
 blouse noire, sale exprès, pour le chic ; cette pauvre Miss Jane qui était
 là et qui riait ! Comme tout cela est loin, mon Dieu ! Je ne fais pas du

(48) Voir lettre de Gustave de juin 1845. Correspondance, supplément (Ed. Conard, 1954, p. 45).

(47 bis) Louise de Maupassant, épouse Alfred Le Poittevin.

Shakespeare, le matin ; c'est stupide, je le sais bien, mais je m'y mettrai sérieusement quand je serai débarrassé de mes verbes grecs. Ainsi, quand tu seras ici, si tu veux, nous pourrons commencer une pièce. Tu viendras encore te rouler sur mon lit, comme le chien, et moi je ferai le nègre. « Oui, j'aime maîtresse, moi, aimer maîtresse ! »

» Je ne conçois pas que je ne sois pas triste de ce que tu n'es plus avec moi. J'en avais tant l'habitude. J'éprouve parfois un besoin à la bouche d'embrasser tes bonnes joues fermes et fraîches comme du coquillage. C'est bien de toi que je pouvais dire ce que disait un classique du dix-septième siècle, à propos de je ne sais quoi : « Spectacle » fait à souhait pour le plaisir des yeux ! »

» Te souviens-tu de mes leçons d'histoire ? De mon retour du collège à 4 heures ; du temps où je t'allais chercher à la pension, avec ton petit chapeau de velours vert ?

» Et nos parties avec Ernest, à La Mailleraye, à Saint-Wandrille, et ce pauvre Cottage ! Tout cela me revient quand je pense à toi, pauvre enfant ! J'entends ta voix et je vois sourire tes yeux.

» Si tu m'aimes bien, c'est justice, car moi, je t'ai bien aimée ! Oui, quand j'y repense et que mon abandon n'est pas si grand qu'on se l'imaginerait, il faut que j'aie un cœur bien large ou que j'aime bien ce bon Emile !

« Je suis un drôle de corps », comme disait Chéruel ; j'ai cru me connaître dans un temps, mais à force de m'analyser, je ne sais plus du tout ce que je suis, aussi j'ai perdu la sottie prétention de vouloir me diriger à tâtons dans cette chambre obscure du cœur qu'illumine de temps à autre un éclair fugitif, qui découvre tout, il est vrai, mais qui vous aveugle pour longtemps. On se dit : « J'ai vu ceci, cela ! Oh ! je reconnaitrai bien ma route ! » et l'on se remet en marche et l'on se heurte à tous les coins, on se déchire à tous les angles !

» Si je sais à propos de quoi cette comparaison m'est venue, je veux bien que le diable m'emporte ! C'est qu'il y a très longtemps que je n'ai écrit et que j'ai besoin, de temps à autre, de faire un peu de style, comme tous les besoins superflus qui sont les plus réels et les plus exigeants.

» Adieu, mon papier est fini ; c'est bien heureux pour toi, car j'étais en train !

» Adieu, carissima !

» Gustave Flaubert » (49)

FIN

L. CHEVALLEY-SABATIER.

(49) Caroline et son mari arrivent à Croisset le 16 juillet ; ils y passent l'été, sont quelques jours au Tréport avant de regagner Paris, à l'automne. Les Flaubert sont rentrés à Rouen et, vers la mi-novembre, le Docteur tombe malade. Un abcès à la cuisse qu'Achille opérera, mais l'infection se généralise et le 15 janvier 1846, malgré soins et consultations, il meurt.

Caroline est venue aider sa mère à le soigner. Quelques jours à peine se sont écoulés avant qu'elle mette au monde sa fille Caroline. Une fièvre puerpérale se déclare et, après deux mois de souffrances, elle s'éteint à son tour. Elle avait 22 ans !

En marge de Salammbô

Le Voyage de Flaubert en Tunisie, Avril-Juin 1858

(Suite) (68)

LES ENSEIGNEMENTS D'UN VOYAGE

A. — L' « historien » Flaubert

Lorsqu'après avoir « repassé à l'encre ses notes de voyage », Flaubert se retrouve, à sa table, devant son sujet punique ; il ressent d'abord, tout naturellement, une impression stimulante : nourri de ce qu'il avait lu et de ce qu'il venait de voir, l'écrivain « commencera » enfin « d'aller dans Carthage » ; puis, au fur et à mesure que les souvenirs topographiques et sensoriels s'éloigneront, il va éprouver le sentiment, cruel et décourageant, qu'il a, dit-il, « eu les yeux plus grands que le ventre » et qu'« il n'est sorte de couillonnade que je ne côtoie dans ce sacré bouquin ». Mais, foin de l'histoire ! puisque loin de poser à « faire vrai », l'artiste ambitionnait seulement, — tout en s'efforçant de « faire beau », — de faire vraisemblable (69). Par contre, si l'on tient absolument à mettre Flaubert en face de la réalité historique, il nous semble avoir démontré que le rédacteur du Carnet 10, en tant que « voyageur », et en marge de Salammbô, laissait une collection d'observations et de remarques sur l'Algérie-Tunisie de 1858, qui ne sont pas sans valeur documentaire aux yeux des historiens.

Mais, cela admis, le contenu du Carnet présente, — tout aussi précieux, — un autre genre d'intérêt, par l'originale contribution qu'il fournit à la connaissance de l'homme et de l'écrivain que fut Flaubert.

B. — Le « Commis-voyageur » de 1858

1. — Soucis et Fantômes

Tout d'abord, à la connaissance de Flaubert-voyageur. Sans doute, en effet, en 1858 de même qu'en 1849, nous assistons au débat intime qui se livrent en lui, comme il disait, le « cul-de-plomb » et le commis-voyageur » (70) ; le second venant relancer, tarabuster le premier pour échapper de temps à autre à ce que les Goncourt appelaient « pourserie de l'homme de lettres au XIX^e siècle (71). Donc, une fois de plus, le

(68) La première partie de cette étude (Conférence prononcée par M. Aimé Dupuy à la Société des Amis de Flaubert, à Rouen, le 19 octobre 1952) a paru dans le Bulletin n° 7. La seconde partie a paru dans le Bulletin n° 8. Il s'agit ici de la troisième et dernière partie.

(69) V. Pierre Martino, sa remarquable étude : Pour le Centenaire de G. Flaubert, Salammbô, d'après quelques publications, parue dans la Revue de l'Afrique du Nord du 1^{er} décembre 1921.

(70) Journal des Goncourt, tome III, 6 mai 1866.

(71) Journal, I, p. 213.

Solitaire de Croisset a dû secouer sa naturelle apathie, déjà soulignée par Maxime Du Camp ; surmonter son dégoût à se décider ; enfin, mis en branle, triompher de l'autre peine qu'il éprouvait à freiner son élan, — cette dernière remarque, si vraie qu'à la veille de quitter la Régence, l'irrésolu Flaubert avouera, le 20 mai, à Feydeau : « Je m'en vais de Tunis avec une certaine tristesse, étant de la nature des dromadaires qu'on ne peut mettre en route, ni arrêter ». Pourtant, cette fois encore, le « commis-voyageur » a eu raison du « cul-de-plomb ».

Cependant, partant pour l'Afrique du Nord, Flaubert manque de ce sentiment d'euphorie qui l'animait en 1849. D'abord, le quasi-quadragénaire n'a plus l'insouciance du jeune homme de vingt-huit ans quittant Croisset la bourse copieusement remplie et nanti d'un compagnon de route que l'on a injustement tendance à considérer comme un être égoïste, uniquement soucieux de son avenir littéraire. Car, — Thibaudet le rappelle, — Du Camp « s'occupait de tous les détails matériels... remorquant l'ami insolent et goguenard » (72), ainsi qu'il l'avait promis à la mère de Flaubert. Aujourd'hui, le voyageur est seul, face à lui-même : « Je n'ai pas, note-t-il à l'heure de son embarquement, depuis huit jours, échangé dix paroles ». Seul, et avec son humeur de vieux célibataire, bougon et souvent morose ; tenaillé encore par les soucis du moment : une mère vieillissante et malade ; une nièce, dont il s'est fait l'éducateur responsable ; des tracas d'argent ; un procès récent et qui l'a autant « dégoûté » qu'« embêté ». En outre, avec l'obsession de l'aventure littéraire dans laquelle il s'est engagé et peut s'être fourvoyé ; la hantise de ce roman qui ne vient pas, devant l'inconsistance auquel il « reculait comme un lâche » (73). « On ne saura jamais, écrira-t-il à Feydeau, ce qu'il a fallu être triste pour entreprendre de ressusciter Carthage » (74). Ajoutons-y la contrainte où il se trouve, en un déplacement impérieux, aux fins positives et non touristiques, de surveiller parcimonieusement tous ses débours pour échapper, s'il se peut, à la cupidité des loueurs de montures et des guides : « drogman, 8 j. à 3 F.-60 f. drog.-240 fr. chev », peut-on lire à la première page du Carnet. En Flaubert de confier, le 8 mai, à Feydeau, qu'il supprime, dans son itinéraire, « la côté Est... Il fait cher voyager dans la Tunisie, à cause des chevaux et des escortes ». N'oublions pas que, « comme l'argent, hélas ! » lui fait défaut le temps et pourtant il y aura les indispensables visites, — autant de « journées perdues », — à aller saluer MM. Wood, Rousseau, Davis, de Marcel et consorts. Enfin, imaginons, sans risque de nous tromper, la prescience d'un Flaubert instruit par l'expérience, à évoquer l'inexorable et redoutable crise de tristesse de la rentrée, car, en effet, il n'y échappera point. A peine noté un « sentiment de débarras, de retour, de bien-être », dès Dijon, il est repris par ses vieux compagnons : le Désenchantement, l'Ennui, ainsi traduits : « Quel sot pays que la France ! »

Par ailleurs, au cours de cette randonnée nord-africaine, il apparaît que Flaubert, beaucoup plus qu'en 1849, éprouve une difficulté croissante à se détacher de son monde réel et aussi de celui qu'avait re-créé son génie, tous deux solidement ancrés en terre de France, normande et parisienne. Quoi qu'il en soit, à tout instant vient s'adjoindre, aux images neuves et distrayantes, le rappel, — on dirait nostalgique et parfois gênant — des choses et des êtres que son âme complexe a

(72) Albert Thibaudet : *Gustave Flaubert*, 3^e éd. 1935.

(73) Lettre à Feydeau, 1857.

(74) Lettre à Feydeau, nuit de mardi, Croisset, 1859.

emmenés avec soi. Il ne peut s'empêcher d'évoquer « la Medjerdah large comme la rivière de Bapaume » ; de voir le village de Radès, « blanc et propre », comme « une espèce de Fontainebleau », rendez-vous de parties fines pour les Musulmans » ; (ce « Fontainebleau » qui va bientôt jouer sa partie dans l'Education Sentimentale) ou bien, après avoir visité le ravin du Rummel à Constantine, d'évoquer ce qui se passe à Paris à l'heure même où, sur le boulevard du Temple, la queue des petits théâtres commence « à se former » (75). Ou de penser, devant de nouveaux visages, aux visages métropolitains connus : la bizertine M^{lle} Costa, comparée aux filles « rougeaudes du pays de Caux » ; le commandant supérieur de Guelma qui « ressemble en beau à Delamare » ; l'horloger pied-bot, descendu de la diligence, qui chemine près de lui et qu'il ne peut manquer d'avoir rapproché de l'autre pied-bot, celui de Yohville, le fameux Hippolyte de Madame Bovary.

Le poursuivent d'autres images attendrissantes et sensuelles : celle d'Eulalie Foucaut à Marseille, où il est allé revoir, tout comme en 1850, la « fameuse maison » de ses juvéniles amours (76) ; et celle surtout de la maîtresse (?) du moment : Jeanne de Tourbey ; car, dit M. Jean Pommier, l'écrivain n'est point accompagné d'un seul fantôme, toujours le même, sur la route de ses fictions (77). « Je songe à vous » presque continuellement, lui écrit-il de Tunis, le 15 mai... J'ai vécu » depuis cinq semaines avec ce souvenir, qui m'est un désir aussi. Votre » image m'a tenu compagnie dans la solitude, incessamment... Quand je » veux rêver à Carthage, c'est la rue de Vendôme qui se représente... » J'ai vu, ce matin, au palais du Bey, tous les dignitaires de la Régence » baiser la grosse patte de cet homme. J'en connais deux autres que » je lui préfère... » (78).

Voilà donc un Flaubert itinérant volontaire, mais compliqué, qui ne sait ni s'abstraire, même pour quelques semaines, du moi sédentaire ami de son confort, esclave de ses contraintes ; ni ses dépendre de ses habitudes de vieux garçon casanier ; qui, à Tunis, ne peut s'empêcher d'inviter Lilinne (sa nièce Caroline) « à recopier sur un beau cahier ses rédactions du moyen-âge » et à apprendre un peu ses dates » ; à « ordonner que l'on nettoie bien (mon) cabinet ; qu'on retourne le tapis et qu'on arrange (mes) portières. Le même Flaubert qui, en Orient, « se prenait de tendresse à en pleurer, en songeant à son cabinet de Croisset » ; le touriste mal adapté à l'heure et au site qui, à Carthage, rêve de « la Detourbey » tout comme il « découvrait » la Bovary devant la deuxième cataracte. Mais, tout aussi bien, le voyageur tourmenté parce qu'inlassablement épris de ces « ailleurs » dont parlait Loti et qui, à peine revenu parmi les bourgeois de Rouen, pouvait, « un jour de pluie atroce, incessante, lugubre », aussitôt confesser à son ami Saint-Foix : « Je révasse à la fille d'Hamilcar et aux pays où vous vivez ».

Or, si l'un des « deux Flaubert », le Flaubert préoccupé, triste et rêvassant, n'a pas cessé de se manifester tout au long du voyage d'Algérie-Tunisie, c'est, en dehors des raisons que nous venons d'invoquer, parce que l'écrivain a, peut-être, plus ou moins conscience du fait que

(75) Lettre à Louis Bouillet, 25 avril 1858.

(76) A Louis Bouillet, 25 avril, et Journal des Goncourt, 20 février 1860.

(77) Jean Pommier et Claude Digeon : Du nouveau sur Flaubert, Mercure de France, 1^{er} mai 1952.

(78) Voir au sujet de la genèse de Salammbô et du rôle qu'aurait tenu Jeanne de Tourbey dans le Voyage en Afrique d'un « amoureux éconduit et malheureux », l'opinion d'Auriant : La Tourbey, in Les Secrets de la Comtesse de Castiglione, 1942.

ce voyage, fatigant et coûteux, ne sera que de médiocre provende. Bien que *Salammbô* soit, selon le mot exact de Du Camp, le livre qui « était le plus dans son tempérament » (79) et qu'il en ait fait d'ailleurs un chef-d'œuvre des lettres françaises, qui sait si Flaubert n'avouerait pas, dans l'intimité, qu'au fond, toute cette Antiquité, — celle des livres et aussi celle des ruines, éparées, mutilées par les siècles et les hommes, — mérite moins que, pour elle, « on se monte autant le bourichon » ? Puisqu'en fait, tout « en aimant l'histoire follement », l'antique ne l'inspire guère. Il s'en veut secrètement de s'être illusionné là-dessus. Par point d'honneur, il s'entêtera à décrire cette Carthage « qui le fera crever de rage » (80). Et, auparavant, il aura lu une centaine de livres, pris honnêtement des notes qui se veulent « techniques », voire des croquis, mais combien puérils ! (81) escamotant d'ailleurs, — comme s'il rusait avec lui-même. — une bonne partie de l'itinéraire prévu. Rappelons-nous, du reste, à propos de Flaubert en voyage, la confiance d'un Maxime Du Camp qui, pour son compte, étant soucieux d'observations sérieuses et méthodiques, jugeait, sévèrement peut-être, mais lucidement aussi, l'indolence fantaisiste de son compagnon en Orient... ; « les temples lui paraissaient toujours les mêmes, les paysages, toujours semblables ; les mosquées, toujours pareilles... » « Pourquoi ? » conclut A. Thibaudet ; c'est parce que « le cœur n'y est pas ». Quand il y est, c'est pour écrire ceci : « Réflexion : les temples égyptiens m'embêtent profondément. Est-ce que ça va devenir comme les églises en Bretagne et les cascades aux Pyrénées ?... » (82). Alors, il se peut bien que, tout bref qu'il soit, ce voyage d'études que Flaubert s'est imposé lui ait infligé, sinon des « ventrées d'embêtements », au moins d'âpres instants de lassitude et de dégoût. Il se peut qu'il ait, au milieu des journées harassantes, des nuits glaciales sous la tente, entrevu tout ce que, jusqu'au « Ouf ! » (83) terminal de 1862, le romancier devra endurer

(79) *Souvenirs Littéraires*, t II : « *Salammbô*... est le livre le plus excessif de Flaubert..., mais c'est celui qui était le plus dans son tempérament, c'est celui où il s'est le plus abandonné sans contrainte, c'est celui sur lequel on le doit apprécier, car il y a mis tous ses défauts et ses qualités... ».

(80) Lettre à Feydeau, 1861.

(81) Dans ses *Notes sur le Voyage...*, plus haut citées, M. Pierre Martino a cependant bien mis en évidence, à propos du territoire même de Carthage, « les sept-prises de vues panoramiques, qu'il faut séparer soigneusement... », rapportées par Flaubert de ses investigations, et qui (lui) « permettrait plus tard de ressaisir à volonté tout le paysage comme une réalité vivante... » *Mélanges Vianey*... p. 451. — On peut se demander pourquoi Flaubert n'avait point, au cours de son voyage, utilisé les secours de la photographie, puisque, par la suite, — et autrement qu'avec l'aide très rudimentaire de ses notes descriptives et de ses croquis bien imprécis — il aurait besoin de tous ses souvenirs visuels, si encombrants à classer en sa mémoire.

A défaut d'aptitude particulière pour l'art photographique, il est probable que, parmi les amis qu'il s'était fait à Tunis, Flaubert eût trouvé un collaborateur pour cette partie documentaire de *Salammbô*. Il écrit d'ailleurs à Feydeau, et dès son retour à Croisset : « Il y a dans la rue Richer, je crois, un photographe qui vend des vues de l'Algérie. Si tu peux me trouver une vue du Medracen (le tombeau des rois Numides), près Alger, et me l'apporter, tu me feras plaisir... ». Mais peut-être Du Camp, au cours du voyage en Orient l'avait-il dégoûté à jamais des prises de vues, avec sa rage photographique ? Ou n'était-ce pas aussi bien une question de « principe » artistique, puisque Flaubert écrivait à Feydeau : Tu manques de principes... » (V. M. J. Durry, op. cit. p. 287).

(82) Gustave Flaubert, op. cit.

(83) Au sujet de la date de ce Ouf ! terminal, « N'y pensons plus ! », p. 321, Ed. Conard, voir A. Blossom : *La Correspondance de Flaubert*, R.H.L.F., mars 1913.

pour mettre sur pied l'œuvre punique. Aussi bien, ce n'est certes point par exagération grandiloquente des difficultés à surmonter que, durant la fameuse nuit de Croisset, Flaubert demandait humblement au Dieu des âmes la Force et l'Espoir, cette énergie et cette foi dont l'écrivain « lâche » et « triste » s'estimait secrètement démuné.

2. — La gaité voyageuse « retrouvée »

Toutefois, et heureusement pour lui comme pour nous, l'autre Flaubert, le gai et verveux compagnon, celui qui « s'éjouissant, se gaudissant », choquait les aristocrates Goncourt ; « l'artiste », que sa tenue excentrique et ses propos hilares punissaient parfois d'un accueil « inhospitalier », nous le retrouvons au cours du voyage de 1858. Dès Valence, il nous dit sa « joie de voir des montagnes et le Midi ». Puis, tout en « se bourrant de bouillabaisse », sa joie de contempler « la mer bleue »... « J'ai bien humé le vent, écrira-t-il, le 11 juillet suivant, à M^{lle} Leroyer de Chantepie, bien contemplé le ciel, les montagnes et les flots. J'en avais besoin. J'étouffais depuis six ans que je suis revenu d'Orient »... Là-bas, « j'ai toujours été seul, bien portant, à cheval, et d'humeur gaie »... Même écho, dans une lettre du 10 mai à Jules Duplan : « J'ai été très chaste dans mon voyage », mais très gai — et d'une santé marmoréenne et rutilante... » Ou encore, lettre du 1^{er} mai, à Feydeau : « Je me couche tard et je me lève de grand matin. » Je dors comme un caillou, je mange comme un ogre et je bois comme une éponge. Tu n'as jamais vu ton oncle en voyage. C'est là qu'il est bien. » La table d'hôte, où je mange, est bouleversée depuis ma venue et les gens qui ne me connaissent pas me prennent certainement pour un commis voyageur ». Une autre fois, au retour de la Mohammediah, « accès de joie : je chante Malborough et je fais claquer mon fouet !... » Quelques échappées de fanfaronnades, par-dessus des affirmations enthousiastes, montrant un côté plaisant, un aspect « Tartarin » de notre bon Flaubert, croyant à demi aux périls d'une équipée qui n'est pas sans danger, de manière à susciter l'admiration des Bouilhet, Duplan et autres pantouffards :

« Je m'en retourne en Algérie, par terre, ce qui est un voyage que peu d'Européens ont exécuté... ». « Il n'y a cependant rien à craindre dans la Tunisie, ce qu'il y a de pire comme habitants se trouve aux portes de la ville, il ne fait pas bon y rôder le soir, mais je crois les Européens résidant ici d'une couardise pommée... »

Au total, écrit-il de là-bas, à Caroline : « Je m'ennuie beaucoup de ta bonne petite mine, quoique mon voyage m'amuse énormément... ». Il confiera même à son Carnet l'émotion singulière qu'il a éprouvée au terme de sa randonnée tunisienne, saluant dans son délire : « Souk Ahras ! Souk Ahras ! » et se demandant :

« De quelle nature était l'étrange frisson de joie qui m'a pris ? » J'en ai rarement eu (jamais peut-être ?) une pareille... »



Mais si Flaubert a sincèrement et de mainte façon joui de ces six semaines de liberté, n'est-ce pas parce que ce séjour en Afrique du Nord a satisfait en lui l'autre aspect de sa personnalité, et pour plusieurs mobiles correspondant, eux aussi, « à son tempérament » ? A en croire les Goncourt, Théophile Gautier prétendait, un jour de 1863, qu'ayant, comme lui-même, le goût de l'exotisme, non dans l'espace,

mais à travers le temps », Flaubert « serait ambitieux de forniquer à Carthage » (84). Sans doute, celui-ci, qui déclarait drôlement avoir, dans une vie antérieure, été entr'autres métiers « batelier sur le Nil » (85), n'aurait-il point désavoué son ami, mais il eût peut-être ajouté qu'il aimait, bien plus encore, se souvenir d'avoir, à Esneh, connu les faveurs de la vivante Kouchouk-Hanem (86) ou, à Tunis, en compagnie joyeuse, apprécié celles de la non moins vivante Ra'hel, spécialiste tunisoise, sous le règne de Mahommed Bey, de la « danse du crapaud » ?

Car si Flaubert « s'amuse énormément », cela provient du fait qu'en Afrique du Nord, il respirait à nouveau, dès Constantine, « cette bonne odeur d'Orient » ; que la Goulette et son lac à « couleur jaune » lui rappelaient le Nil, ou qu'une nuit dans un douar le faisait délicieusement « penser » (sa) première nuit aux Pyramides ».

C'est encore parce qu'en Afrique du Nord, l'enchantait la re-découverte d'un milieu humain, bruyant et grouillant, violemment mêlé et bigarré : les « balles splendides », des « existences... fort variées comme loques et broderies, riches de saleté, de déchirures et de galons... », qui avaient déjà, en 1849, produit sur Flaubert un étonnement énorme des villes et des hommes... » L'Algérie et la Tunisie, comme l'Égypte, c'était toujours l'Afrique, dont la révélation, aux bords du Nil, restait, dit Louis Bertrand, « l'événement capital de son existence ». L'Afrique ancienne, sans doute, laquelle allait somptueusement colorer Salammbô de ce qu'elle comporte de « farouche et d'extravagant » (87), mais plus encore l'Afrique moderne, celle qui, à ce voyageur admirablement doué du point de vue sensoriel, au plus haut point séduit par l'étrange, le bouffon, « l'hénaurme » de certains êtres, actes ou circonstances, offrait à profusion son mélange d'images bariolées et contrastées (88). Des scènes, des types inconnus de notre monde émerveilleront cet Européen cultivé qui, au milieu des décors les plus hiératiques, conserve le sens de la vie courante et de l'humour, par leur absence de mesure, par le monstrueux, le cocasse ou le grotesque qu'ils dégagent. Quelle joie, dès lors, pour Flaubert, de rencontrer, par exemple, un village algérien uniquement composé d'ouvriers parisiens, avec « la crasse de la banlieue transportée sous le ciel d'Afrique » ! — « Ou, dans un café maure, d'examiner à loisir l'illustre Karoubi, le premier ruffian de la Tunisie et qui a posé devant S.A.R. M. le Prince de Joinville dans une fonction extra-virile. Il a l'air très vénérable : chapeau de paille et paletot de matelot..., barbe longue, bagues nombreuses, calvitie sur le devant de la tête... ; « peut poser pour un Saint-Jean... » — Ou encore, de pouvoir décrire quelque « fantasia » érotique après avoir, gravement, visité les « écoles religieuses » du digne abbé Bourgade. — Ailleurs, de consigner l'imprévu, le piquant du spectacle à Carthage, de ce « chameau dans les airs », de ce « dromadaire sur une terrasse, tournant un puits ». — Ailleurs encore, image également savoureuse à noter : le Bey, omnipotent

(84) Journal des Goncourt, t. II, 23 novembre 1863.

(85) Sans compter « Cocher du cirque à Rome ou à Byzance, ou encore Soldat dans les armées des Croisades... », etc.

(86) A Louis Bouilhet, 13 mars 1850.

(87) A Feydeau, 1858. — Voir à ce sujet René Dumesnil, p. XLII de l'Introduction à Salammbô, éd. Belles Lettres : «... l'idée première de Salammbô, c'est l'Afrique qui demeure le personnage essentiel du roman... ».

(88) Louis Bertrand parle « du grotesque violent qui se dégage de cette foule bigarrée » dans son si intuitif chapitre : « l'Orient dans l'œuvre de Flaubert », op. cit. pp. 41 à 87.

et apparemment débonnaire, avec « sabre et des pistolets..., sa tabatière et son mouchoir... »

...De fait, Flaubert aura, bien plus pleinement qu'en Egypte, saisi et apprécié « le côté psychologique, humain, comique du voyage » au pays maugrébin. Il est probable, du reste, que ce fut Maxime Du Camp qui initia son ami à l'Orient « barbaresque », en soulignant lui-même, à propos de sa propre visite de 1845 en Algérie, le caractère « grotesque et splendide » d'Alger : cette « ville tumultueuse, où nos soldats étaient les maîtres et le faisaient voir ; (où) les deux races, avec leurs instincts si disparates, se servaient mutuellement de repoussoir » (89).

Quoi qu'il en soit, aux yeux de Flaubert, les soldats du Bey sont au moins aussi cocasses à contempler que ceux du Vice-Roi Abbas-Pacha, « aux boules les plus pacifiques du monde ». Et le fameux médecin Chamas, ramassé par Clot-bey pour organiser le Service de l'Armée égyptienne, — cet « être bouffi de vanité, gredin, voleur, qui assomme tout le monde de ses œuvres et est repoussé de ses compatriotes », n'est, dans son abjection, ni plus pittoresque ni plus inquiétant que « le colon Faucheux, dégradé, borgne au bras luxé », ou, sur le paquebot du retour, que ce singulier passager ainsi silhouetté :

« La plus belle balle, c'est un bourgeois hideux, le Ferrand des Mystères de Paris, cravate blanche, habits noirs fripés, chapeau blanc » très haut et défoncé ; couturé de petite vérole. Une destinée ignoble » est gravée là : il a fait tous les métiers et il doit être ou maître » d'école ou pharmacien »...

C. — Les bénéfiques littéraires du Voyage algéro-tunisien

Des réflexions précédentes, il résulte que les Notes du voyage algéro-tunisien apparaissent, ainsi d'ailleurs que la Correspondance s'y rapportant, comme la suite naturelle et le complément du voyage d'Egypte. Mêmes curiosités de l'Afrique ancienne et moderne, avec une préférence marquée pour cette dernière. Même position intellectuelle et esthétique de l'écrivain devant le pittoresque de la « nature » et surtout devant l'allure et le comportement des hommes. Même intention, dès lors, d'utiliser ultérieurement tant d'observations et réflexions touchant l'Afrique moderne à des fins littéraires inconscientes, latentes seulement en 1849, mais que le voyage de 1858, avec sa propre et généreuse collecte, va bientôt contraindre l'écrivain à se formuler en projets d'œuvres futures.

Effectivement, à la date du 29 mars 1862, quand le romancier est encore sous l'emprise de sa dernière randonnée, avant même la terminaison de *Salammô*, les Goncourt relatent, d'après un propos de Flaubert, « le grand désir qu'il a eu, désir auquel il n'a pas renoncé, d'écrire un livre sur l'Orient moderne, sur l'Orient en habit noir ».

Or, ce « roman sur l'Orient moderne », qu'il eut intitulé *Harel-Bey*, ne cessera de hanter l'imagination et la volonté de Flaubert. « Pense à moi pour mon futur roman de « Harel-Bey », écrit-il à Duplan, le 14 mars 1868. Et neuf ans plus tard (novembre 1877), à M^{me} Roger des Genettes, parlant du Nabab de Daudet (90) :

« J'ai peur que ce ne soit fait trop vite, mais le sujet est bien

(89) Max. Du Camp : *Souvenirs Littéraires*, t. I, p. 288.

(90) On se souvient que Daudet a situé à Tunis, et non en Egypte, le cadre africain de la fortune de son nabab. Voir à ce sujet : Auriant : *François Bravais ou*

» fertile. Si j'étais plus jeune et si j'avais de l'argent, je retournerais
 » en Orient pour étudier l'Orient moderne, l'Orient-Isthme de Suez, Un
 » grand livre là-dessus est un de mes vieux rêves. Je voudrais faire un
 » civilisé qui se barbarise et un barbare qui se civilise. Développer ce
 » contraste des deux mondes finissant par se mêler ».

Est-il bien certain qu'enrichi des images et de la documentation recueillies en Afrique du Nord, Flaubert eut situé cette autre « truculente facétie » (91) en Egypte ? Ne suggéra-t-il pas à Feydeau l'idée d'un roman conçu dans le même esprit qu'Harel-Bey, mais où le cadre fut devenu algérien et qu'il eut peut-être entrepris lui-même, si le lui avaient permis le temps et les circonstances ? De toute façon, il engageait son ami alors en « Alger » à tout observer, à se débarrasser de Sylvie : « Fais-nous ensuite un grandissime roman sur l'Algérie... Il y a plus à faire sur ce pays que W. Scott n'a fait sur l'Ecosse et un succès non moindre attend ce ou ces livres-là. Telle est mon opinion... » (92)

Nous estimons déceler la preuve que les sujets algériens ne cessaient de préoccuper Flaubert dans le schéma de la Nouvelle (? ?) à intituler *Casque-en-Cuir*, retrouvé sur le Carnet 19, celui des « Plans — idées en l'air ». — « *Casque-en-Cuir*, femme d'estaminet en Algérie, a reçu du duc d'Aumale cent mille francs, a été épousée par M. de Beaufort. Le premier emploi de son argent a été d'acheter des ancêtres sur les quais. Il y aurait une belle scène à faire avec ces portraits — quelque chose (en charge) qui serait le pendant de la scène des Portraits dans *Hernani* : « Celui-ci m'a coûté 7 fr. 50 ; celui-ci a été découvert chez une fruitière, etc., etc., lequel monologue viendrait après une exhibition solennelle des portraits à Paris, mon grand oncle le Cardinal, mon bisaïeul le commandeur, etc., etc. »

Nul doute que ce récit, dont le sujet savoureux et très couleur locale, provenait vraisemblablement de conversations avec les officiers algériens, ses hôtes, n'eut, tout comme Harel-Bey, fait appel à « l'expérience » du monde nord-africain, acquise par Flaubert au cours du voyage de 1858. Toutefois, au moment où l'écrivain songeait à ces œuvres sur l'« Orient » moderne, le séduisait aussi la pensée d'un autre grand livre sur « Napoléon III », sur le Paris du Second Empire. Et nous ne connaissons jamais ni le « grandissime Harel-Bey », ni le plus modeste *Casque-en-Cuir* (93).

D. — Flaubert devant les Civilisations et devant l'Homme

Reste à se demander pourquoi Flaubert éprouvait, à propos de « l'Orient », ce goût instinctif, profond, invétéré, que l'on ne peut manquer de juger assez dépravé, voire morbide, puisque l'écrivain s'y

le Nabab, Paris, 1943, notamment pp. 134 sq. — Dans son livre : *Louis Bertrand l'Africain*, M. Ricord écrit, p. 217 : « Le grand livre sur l'Orient moderne, que Flaubert rêvait d'écrire d'après *Salammbo*, c'est le romancier du *Sang des Races* qui nous l'a donné ». Or, M. Ricord reconnaît lui-même, un peu plus loin, p. 205, que dans l'ouvrage de Louis Bertrand, « l'Arabe n'apparaît pas ». Ce qui est exact et qui fait donc apparaître beaucoup plus original le projet, très net, de Flaubert, d'un livre où, au contraire, les « deux mondes s'affronteraient et finiraient par se mêler... ».

(91) C'est ainsi qu'avant le voyage en Tunisie, Flaubert définissait son futur roman à Jules Duplan.

(92) A Feydeau, 1860.

(93) V. M.-J. Durry : *Le Carnet 20. Les Romans du Second Empire*, op. cit. pp. 253 à 263. M^{me} Durry situe en 1862 ou 63 le scénario de *Casque-en-Cuir*.

manifeste par une joie sadique à dénoncer la contamination fâcheuse des races (94), « la canaillerie immuable et inébranlable » (95) qui, à ses yeux, en constituent le spécifique et séduisant attrait, c'est parce que pareille constatation, faite au cours des deux voyages, satisfait son incurable pessimisme et sa désillusion foncière à l'égard des civilisations. Car ces échecs de l'Europe, à plus ou moins longue, mais sûre échéance, il les note avec un âpre plaisir. Déjà, à Damas (96) : « ...Comme ça se civilise ! Que deviendra l'Orient ? Il attend peut-être le Bédouin pour le régénérer ? » Ou encore : « Tout craque ici comme chez nous. Qui vivra s'amusera ! » (97). Puis, en Algérie, les Arabes lui apparaissent, dans leur misère, frappés d'« une malédiction supérieure : « ça sent le paria ». Heureusement, leur inertie native les sauve et « notre brave civilisation en frémit de rage ».

Du côté européen d'ailleurs, impression aussi désolante au passage en ce nouveau et sinistre centre, dit de colonisation, de Millésimo, où il a, pour son compte et sans qu'il dénonçât expressément le « régime du Sabre », vu seulement « la civilisation par son plus ignoble côté ».

Ne cherchons ici ni à excuser Flaubert ni à discuter des jugements hâtifs et préconçus, hargneux ou agressifs sur lesquels, évidemment, il y aurait bien à redire (98). Prenons-le tel qu'il se montre à nous, tel qu'il est, selon son humeur du moment et sa constante position philosophique. Car c'est précisément cette sincérité qui, toute partielle qu'elle soit, nous intéresse et nous touche, puisqu'elle nous dévoile sans fard ni précautions de plume un tempérament, un esprit, l'homme Flaubert.

Un tempérament avec ses véhémences et autres travers. Un esprit qui ne trouve, en fin de compte, refuge, pour l'auteur de *Saint-Antoine*, qu'en un amer nihilisme. Mais encore, ne l'oublions pas, un cœur : s'il méprise, en effet, les soi-disant civilisations, il aime l'homme, que ce soient les émigrants pitoyables, le petit colon qui dépérit sur sa concession, l'indigène du Caire, de Tunis ou du bled par lequel, du reste, grâce à la « balle » cordiale de ce roumi, il fut tout de suite adopté en Egypte et familièrement surnommé Abou-Cheneb : le père aux moustaches (99). Aussi bien ne cache-t-il nullement sa sympathie foncière vis-à-vis de ce « vieux peuple arabe » à propos duquel il confiait, le 8 août 1846, à Louise Colet, qu'il « ne se réjouissait nullement des victoires » de l'armée d'Afrique. Et il ne lui déplait nullement d'aller un jour à Croisset, devant les Goncourt ébaubis, « fouiller dans ses costumes, défroques et souvenirs rapportés des voyages », remuant avec

(94) A Louis Bouilhet, 14 nov. 1850.

(95) Contamination qui est en quelque sorte l'un des traits permanents de l'Orient africain, comme l'a bien vu Louis Bertrand op. cit. p. 37 sq : Si Flaubert a aimé une certaine antiquité, c'est celle dont les races ont été « contaminées par l'Orient. Carthage, Alexandrie, voilà ses villes de prédilection... ».

(96) *Voyage en Orient*, p. 245, éd. B. L.

(97) A Louis Bouilhet, Athènes, 19 décembre 1850.

(98) Flaubert constate, p. ex. l'échec de l'expérience de Millésimo et tacitement l'attribue à l'Armée qui en fut chargée. Or, dans ce cas précis, il y aurait eu, — ce que Flaubert passait ignorait, — de très réels efforts de colonisation tentés avec des éléments douteux, par un officier fort compétent en matière agricole, le directeur même de la colonie de Millésimo, capitaine Estrabon, lequel est « un ancien cultivateur » (V. plainte du Dr Piron, en faveur de son frère, colon à Millésimo, 27 juillet 1850 (Arch. Nat., F. 80).

(99) Lettre à sa mère, datée du Caire, 5 janvier 1850, Flaubert écrivait : Abou Schenep.

joie tout son vestiaire oriental, et le voilà se costumant et montrant, sous le tarboueh, une tête de Turc magnifique... » (100).

D'une manière générale, Flaubert s'avoue fraternellement curieux de l'homme, « ayant, notera-t-il en Egypte, cette manie de bâtir de suite » des livres sur les figures que je rencontre. Une invincible curiosité » me fait me demander, malgré moi, quelle peut être la vie du passant » que je croise. Je voudrais saisir son métier, son pays, son nom, ce » qui l'occupe à cette heure, ce qu'il regrette, ce qu'il espère » (101). Noble aveu de l'« humanité » du bon Flaubert et qui, en maint endroit de ses Notes, s'exprime encore par les regrets qu'il éprouve à quitter ses hôtes, fût-ce d'un jour. « Adieu. Encore des gens et des lieux que je ne reverrai plus ». écrit-il en quittant les Costa, à Bizerte. De même qu'à son départ du Caire, l'émotion le prenait à embrasser Raïs Ibrahim pour lui dire adieu et qu'en serrant la main à Lambert-bey, il notait : « Une sympathie quittée » (102).

IV

UN DIMANCHE DE FÉVRIER 1880 ET LE DERNIER APPEL DU " CIEL BLEU "

Ainsi, malgré leur elliptique et compréhensible brièveté (103), les Notes de voyage viennent illustrer les divers aspects de la si attachante personnalité que fut Flaubert. Cependant, et en manière de conclusion, l'idée essentielle que nous voudrions dégager de la présente étude, c'est que Flaubert, âme de désir, tiraillé entre deux « patries » : sa Normandie et l'« Orient », fut, à partir de 1850, une sorte d'« Oriental » exilé en Europe, « un Oriental dépaycé », comme le définissait Emile Zola. Donc, que s'il avait été contraint, à l'âge mûr, après la leçon de ses deux voyages, de choisir définitivement une retraite, il l'eût élue en quelque endroit du bassin méditerranéen, de ses « rivages du Maure inoubliés ». Qu'il eût ainsi, en y achevant ses jours, réalisé sa vraie destinée, tout comme son compatriote Charles Nicolle, lequel si longtemps directeur de l'Institut Pasteur de Tunis, se considérait « Tunisien » autant que « Français de France » (104). Les bons bourgeois de Rouen ne se méprenaient pas sans doute sur la nature foncière du propriétaire de Croisset, puisqu'on prétend que l'un d'eux, « à qui on demandait son opinion sur « le fi Flaubert », répondit : « C'est un original. Aujourd'hui, il est chez lui, installé bien tranquillement, et le lendemain, il fait ses malles et part pour Carthage... » (105).

Soyons-en persuadés ; s'il en avait eu connaissance, Flaubert se fût

(100) Journal, t. II. 1^{er} novembre 1863.

(101) Comparer avec la confidence, tout aussi révélatrice d'une sensibilité d'écrivain, de Balzac, au début de sa Nouvelle : *Facino Kane*. — *Voyages*, t. II, éd. B. L. p. 23

(102) *Voyages*, id. p. 176.

(103) Les notes du voyage algéro-tunisien sont en effet réduites à un aide-mémoire sans nul souci d'écriture, alors que pour le voyage précédent, la plupart d'entr'elles, très étoffées de détails et d'un style soigné, sont déjà une œuvre « littéraire ».

(104) V. au sujet de Ch. Nicolle, dont le père fut lui aussi, médecin des Hôpitaux de Rouen, l'intéressante étude de Louis Poinsot : *Revue Tunisienne*, 1^{er} et 3^e trimestre 1941 : *Deux lettres inédites de Gustave Flaubert*.

(105) V. Ant. Albalat, *Gustave Flaubert et ses Amis*, p. 114.

enchanté de cette définition d'un homme ainsi jugé par les siens. Sous une forme prud'hommeque, si révélatrice de leur âme provinciale, un tel jugement ne correspondait-il pas également à son propre et intime sentiment ? Aussi bien, un peu avant le voyage à Carthage, ne faisait-il pas déjà, à M^{lle} Leroyer de Chantepie, une confidence qui nous frappe par l'aveu d'une âme, enfin éclairée sur elle-même et espérant aller jusqu'au bout de ses désirs : « J'ai idée que je retournerai plus tard en Orient, que j'y resterai et que j'y mourrai... » (106).

Il a bien fait une seconde visite « aux pays du soleil », mais si rapide ! Et, depuis, les habitudes, la nécessité, la Vie l'ont retenu loin des lieux lumineux et divertissants auxquels il ne pouvait désormais, hélas ! que « réserver le plus secret et le plus profond de sa tendresse.

Un jour, la Mort est venue le surprendre à sa table de travail. Elle a, d'un seul coup, abattu le grand ouvrier des Lettres. C'était le 8 mai 1880. Or, quelques semaines plus tôt, « l'Orient lançait à son cœur las, sans espoir et cependant inassouvi, une dernière invite : « ...Depuis quinze jours, écrit-il à Caroline, à 5 heures d'un dimanche » de février, je suis empoigné par l'envie de voir un palmier se détachant » sur un ciel bleu et d'entendre claquer un bec de cigogne au haut d'un » minaret... Comme cela me ferait du bien au corps et à l'esprit ! » Allons ! n'y pensons plus... » (107). Et devenu, lui aussi, une manière de cloporte, il retourne à ses « Deux Cloportes » (108).

Poignant regret, discret et pudique, que nous livre cette lettre presque ultime à la nièce tant aimée. Mais nous sera-t-il permis, au terme de ces pages, d'essayer de communier, une fois de plus, avec la pensée de Flaubert ? De nous demander si, avec son impeccable mémoire visuelle, en parlant d'un « palmier se détachant sur le ciel bleu », il n'évoquait pas précisément ce « palmier qui se découpait sur le ciel bleu », une nuit de lune à Tunis, sur la place de la Casbah ?... Et d'imaginer avec lui, comme autant d'ombres chères ou amies, sous ce palmier authentique. — symbolique aussi, — des fantômes, si exquis dans son souvenir, tous pressés autour du plaisant voyageur : Saint-Foix, Taverne, Rousseau, Davis, Costa, Bogo, Calligaris, Wood, de Krafft... ? Et surtout cette « splendide Roseberg » aux yeux plus que noirs et extrêmement brillants, quoique langoureux » ; aux « cils comme des éventails » ; aux « sourcils démesurés, en arcs ? » Celle dont la sensuelle, la très vivante beauté remua si profondément Flaubert qu'il nous paraît bien s'être fortement et comme amoureux inspiré de l'exotique, de l'inoubliable fille sémite, « au pur type Zingaro » pour essayer de ressusciter les traits lointains de la Carthaginoise Salammbô ? (109).

FIN

(106) Lettre du 12 décembre 1857.

(107) Correspondance, 5^e série (lettres à sa nièce Caroline, de 1856 au 2 mai 1880).

(108) On sait que tel était le projet de titre primitif de *Bouvard et Pécuchet*, ouvrage qui, par la suite, devait avoir deux volumes : « au mois de mars (1880), il commença le dernier chapitre du premier volume ; il mourut, sans l'avoir achevé, le 8 mai 1880 ». (*Bouvard et Pécuchet*, éd. Conard, p. 402).

(109) De même que, selon la remarque de M. R. Dumesnil, (*Introduction aux Trois Contes*), rappelée par M^{me} M.-J. Durry, il « décrira Salomé avec les mots mêmes dont il se servait jadis dans ses notes après sa nuit d'Égypte auprès de Routchouk-Hanem », de même, en effet, le souvenir visuel de M^{lle} Roseberg reparait, très précis, dans la description des traits et surtout du regard, de la fille d'Hamilear : v. *Salammbô*, éd. B. L., p. 35, t. I... « as-tu vu ses grands yeux sous ses grands sourcils, comme des soleils sous des arcs de triomphe ?... » — ou, t. II, p. 43 : ...« l'insolence de tes grands yeux tranquilles... » ; — ou encore, p. 53 : ...« ses longs cils recourbés faisaient des ombres sur ses joues... ».

A propos du pied bot d'Hippolyte

Dans le chapitre XI de *Madame Bovary*, on lit que Homais, ayant appris dernièrement l'éloge d'une nouvelle méthode pour la cure des pieds bots, conçut l'idée patriotique que Yonville, pour se mettre au niveau, devait avoir des opérations de Stréphopodie. Et il suggéra d'abord à Emma, puis à Charles Bovary, de tenter cette opération sur Hippolyte, le domestique de l'Auberge du Lion d'Or.

Charles Bovary fit donc venir de Rouen le volume du docteur Duval et, tous les soirs, se prenant la tête entre les mains, il s'enfonçait dans cette lecture.

Or, au Musée Flaubert et d'Histoire de la Médecine situé à l'Hôtel-Dieu de Rouen, dans la maison natale de Gustave Flaubert, nous venons de réintégrer les 1.200 volumes formant la Bibliothèque qu'Achille Flaubert fils avait léguée à l'Internat de l'Hôtel-Dieu. Au nombre des ouvrages la composant, nous avons retrouvé celui de Vincent Duval, intitulé *Traité pratique du Pied bot*, publié en 1839, chez J.-B. Baillière, libraire à Paris.

Nous savions, par la correspondance de Gustave Flaubert, que celui-ci, dont « la science acquise de fraîche date n'était pas solide de base », s'était rendu à l'Hôtel-Dieu voir son frère Achille, chirurgien, afin de se documenter sur la pathologie du pied bot ; Achille, occupé à ce moment, l'avait prié de s'entendre avec Merry-Delabost, alors interne de son service. Gustave Flaubert emprunta donc le *Traité* et l'emporta à Croisset.

Il est curieux de comparer certains passages de ce livre aux pages du roman consacrées au pied bot.

La table des matières du *Traité* porte les indications suivantes :

- Chapitre III : De la STRÉPHOCATOPODIE (équinus, pied en bas).
- Chapitre IV : De la STRÉPHENDOPODIE (varus, pied en dedans).
- Chapitre V : De la STRÉPHEXOPODIE (valgus, pied en dehors).
- Chapitre VI : De la STRÉPHYPOPODIE (pied en dessous).
- Chapitre VII : De la STRÉPHANOPODIE (pied en haut).

Ces indications sont textuellement reproduites dans le roman, et dans le même ordre !!

Dans le chapitre 1^{er} du *Traité* : « Renseignements historiques », le Dr Vincent Duval note qu'« en 1782, plus de deux mille ans après Hippocrate, un médecin saxon, Thélinius, osa, le premier, faire pratiquer la section du tendon d'Achille et que le succès couronna son audace. Michaëlis et Sartorius l'imitèrent depuis, mais chose curieuse, cette solution d'un problème dont tant de siècles avaient cherché le mot, n'eut pas le moindre retentissement. La routine était trop vieille et trop puissante. La section du tendon d'Achille passa bientôt pour une chimère et, si ce n'est Delpach, de Montpellier, on vit tous les contemporains continuer l'emploi classique des machines ».

On comprend combien Charles Bovary, après avoir lu ces lignes, tint à l'honneur de rééditer les expériences de Thélinius, Michaëlis et autres Sartorius et d'ajouter ainsi son nom à ceux d'aussi éminents chirurgiens. Hélas ! il ne réussit pas !

Puis, quelques pages plus loin, un passage de ce chapitre I^{er} du *Traité* a été marqué, en marge, d'un trait vertical, au crayon, par Gustave Flaubert (comme il le fit tant de fois sur d'autres ouvrages qu'il compulsait). Ce passage est ainsi décrit par Vincent Duval : « Enhardi par l'infailibilité de la ténotomie appliquée au pied équin, nous avons essayé de l'étendre aux autres variétés du pied bot, ce que nul des praticiens qui nous ont précédé n'avait osé faire. Le premier, donc, nous avons coupé le tendon du muscle tibial antérieur, en même temps que le tendon d'Achille, pour guérir le pied bot varus ; celui du long péronnier latéral pour le pied bot valgus, celui du tibial antérieur, celui de l'extenseur propre du gros orteil ; enfin, celui de l'extenseur commun, dans les cas de renversement du pied en haut. Toutes ces sections ont réussi, de sorte qu'aujourd'hui, la guérison du pied bot le plus difforme est aussi facile que celle de la maladie la plus simple ».

Gustave Flaubert a utilisé ces « Renseignements historiques » d'une façon très fidèle, puisqu'on lit dans le roman : « Or, puisque c'était un équin, il fallait couper le tendon d'Achille, quitte à s'en prendre plus tard au muscle tibial antérieur pour se débarrasser du varus : car le médecin n'osait d'un seul coup risquer deux opérations, et même il tremblait déjà, dans la peur d'attaquer quelque région importante qu'il ne connaissait pas ».

**

Puisqu'au début de cet article, nous avons fait allusion à la bibliothèque léguée par Achille Flaubert fils, précisons qu'il a été nécessaire de transférer dans l'une des salles du Musée trois armoires, six bahuts et commodes, d'époques Louis XIII, Louis XIV, Louis XV et Louis XVI, provenant des garde-meubles de l'Hospice Général et de l'Hôtel-Dieu, afin d'y loger les 1.200 volumes dont les plus anciens remontent au XVI^e siècle et qui ont pour auteurs Ambroise Paré, Vésale, etc. Trente tomes des œuvres de Buffon font partie de cet ensemble ; ils ont été compulsés par Gustave Flaubert. Une partie de cette bibliothèque a certainement appartenu à Achille-Cléophas Flaubert, le père ; Achille en hérita. Le *Traité pratique du pied bot* porte comme dédicace, écrite de la main de son auteur : « A mon premier Maître, M. Flaubert. Témoignage de reconnaissance. V. Duval ». Rappelons que le père Flaubert est mort en 1846.

René-Marie MARTIN

Conservateur du Musée Flaubert et d'Histoire
de la Médecine à Rouen.

Pour le Centenaire de LA BOVARY ⁽¹⁾

Flaubert est aussi inséparable de Croisset que George Sand de Nohant, que Lamartine de Milly, que son rude adversaire normand, Barbey d'Aurévilly, des sauvages paysages de Saint-Sauveur-le-Vicomte. Eloignons de Croisset, il y pensait toujours avec une infinie tendresse. Rappelons-nous ce qu'il écrivit, une douce nuit d'Orient, sur les bords du Nil encore endormi : « J'ai, quelque part, une maison blanche dont les volets sont fermés maintenant que je n'y suis plus. J'ai laissé le grand mur tapissé de roses et le pavillon au bord de l'eau, une touffe de chèvrefeuille pousse au dehors, sur un balcon de fer. A une heure du matin, en juillet, par le clair de lune, il y fait bon venir voir pêcher les caluyots ». Croisset est autant au centre de sa vie, qu'au centre de son œuvre, et nous savons aussi que, jeune romantique passionné, sur les routes de Bretagne, il est entré en pèlerin, à pas inquiets, au château de Combourg, dans la chambre natale de son autre maître Châteaubriand, pour nous dire : « Rien ne dira les gestations de l'idée et les tressaillements que font subir à ceux qui les portent les grandes œuvres futures, mais on s'éprend, à voir les lieux où nous savons qu'elles furent conçues et vécues, comme s'ils avaient gardé quelque chose de l'idéal commun qui vibra jadis ». A Croisset, devenu un autre Combourg, nous savons que toute une œuvre a été conçue et vécue dans ce cadre malheureusement différent de celui qu'il aimait, puisque la ville a aveuglément prolongé par ici ses malfaisants tentacules industriels.

Flaubert a vécu ici, dans une volontaire demi-retraite, magnifique représentant de notre race, mais réellement infirme secret dès sa jeunesse, victime des crises nerveuses périodiques, qu'on a reproché bien à tort à Maxime Du Camp de nous les avoir révélées après sa mort. Sorte de Prométhée enchaîné aux caprices d'une maladie, il s'en est presque vengé, en composant avec une patiente minutie, une œuvre littéraire de premier plan. Ici, ce barde de notre prose a torturé ses phrases pour leur trouver leur rythme et leur harmonie. D'ici, il est entré, en coup de vent, dans la littérature, et en colosse qu'il était, s'est placé d'emblée au premier rang, voici exactement un siècle, avec cette toujours énigmatique Madame Bovary, dont l'amer sourire nous laisse aussi perplexe que celui de la Joconde, puisqu'elle suscite encore, de nos jours, de brûlantes polémiques.

L'idée de son roman nous est parvenue par Maxime Du Camp. On connaît par le détail cette nuit du 12 septembre 1849, qui devait bouleverser son destin littéraire. Intimement, il était poussé vers la poésie comme son ami disparu Le Poittevin. Il rêvait aussi d'être auteur dramatique, comme tous les romantiques, d'ailleurs. Il avait écrit

(1) Nous publions ici, par extrait et sous forme d'étude, en contribution au Centenaire de Madame Bovary, le texte du remarquable discours prononcé au Pavillon de Croisset, le dimanche 6 mai 1956, par M. André Dubuc, président de la Société Libre d'Emulation.

avec emphase cette première Tentation de Saint-Antoine, que Maxime Du Camp et Louis Bouilhet, consultés et érigés en grands juges, lui conseillèrent sagement de brûler. ...Ce serait dans ce jardin où nous sommes réunis que les deux amis, devant l'effondrement de Flaubert, lui auraient suggéré, et Bouilhet en particulier, d'écrire l'histoire de Delamare. Ce pensum devait devenir Madame Bovary. Voici un curieux cas de reconversion littéraire parfaitement réussie. Nous n'avons que le témoignage de Maxime Du Camp et il doit être versé au dossier. Nous n'avons pas celui de Bouilhet pour le justifier et il faut le regretter. En Normandie surtout, un seul témoin ne suffit pas pour apporter la preuve et les polémiques les plus diverses continueront leur petit chemin.

.....

Il est toujours pénible de travailler au contre-courant de sa nature et de s'obliger à aimer ainsi son travail. Par la correspondance de Gustave Flaubert avec Louise Colet surtout, la favorite du moment, nous entrevoyons ses combats intimes. Il se met à l'ouvrage le 19 septembre 1851, et le lendemain, il lui confie : « J'entrevois maintenant des difficultés de style qui m'épouvantent. Ce n'est pas une petite affaire que d'être simple. J'ai peur de tomber dans le Paul de Kach ou de faire du Balzac Châteaubrianisé. » Plus tard, il lui écrira encore : « Toute la valeur de mon livre, s'il en a une, sera d'avoir su marcher droit sur un cheveu conductrice, entre le double a.ime du lyrisme et du vulgaire ». L'idée conductrice, il lui exprime dans cette phrase : « Ce sera diamétralement l'antipode de Saint-Antoine, mais je crois que le style en sera d'un art plus profond ». ...Elle n'aura donc pas été inutile cette nuit de septembre 1849, puisqu'elle aura contribué à la naissance d'un grand romancier. Mais il aura porté la croix de son calvaire pendant sept ans. « Franchement, la Bovary m'ennuie, lui écrit-il encore en 1853 ; cela tient au sujet et aux retranchements perpétuels que je fais. Bon ou mauvais, ce livre aura été pour moi un tour de force prodigieux, tant le style, la composition, les personnages et l'effet sont loin de la manière naturelle. Les incertitudes de soi, que l'on a dans l'obscurité, on les porte dans la célébrité... J'aurai fait du réel écrit, c'est rare... » Et lorsqu'il entrevoit la fin en septembre 1855, comme un collégien fatigué qui attend l'examen et les vacances, il écrit à Louis Bouilhet avec une joie de prochaine délivrance : « J'espère que dans un mois, la Bovary aura son arsenic dans le ventre ».

Il a dû fermer son manuscrit le 30 avril 1856, après avoir obtenu l'acquiescement de Bouilhet. Il l'emporta pour le jugement de Maxime Du Camp, pontife de la Revue de Paris, qui lui avait promis de l'y faire paraître.

Il n'est pas accepté sans réserve, mais triomphant, il écrit, le 22 juillet 1856, à Bouilhet : « C'est fini, Pichat vient de me dire oui. Mais il y a eu du tirage et il a fallu, comme on dit, lui mettre l'épée dans les reins ; il est formellement convenu que je ne change rien ».

La Revue de Paris était suspecte au Gouvernement impérial. Il y traînait un curieux air de liberté qui n'était plus de saison, encore accru par le fait que d'anciens républicains de 1848, déportés ou non, comme Camille Pelletan ou Victor Hugo, y trouvaient un bienveillant asile pour leurs poèmes ou leurs articles. Virtuellement, les autorités cherchaient l'incident qui justifierait la suspension. Madame Bovary devait y être publiée à partir du mois d'août. Elle ne le fut qu'au début d'octobre.

.....

Alors, vint le procès. Flaubert fut renvoyé en police correctionnelle pour outrage aux mœurs. La Revue de Paris fut suspendue pour un

mois ; officiellement pour un autre motif, celui d'avoir publié un article politique jugé désagréable à l'égard du roi Frédéric-Guillaume IV de Prusse.

La question d'appréciation judiciaire pour offense aux bonnes mœurs n'est valable que pour le moment où le pouvoir la juge opportune. La notion même de pudeur varie aussi continuellement. Très probablement, si André Gide avait écrit un siècle plus tôt les ouvrages qui lui ont valu le Prix Nobel, il aurait connu la prison de Sainte-Pélagie, comme Béranger, pour avoir écrit quelques chansons que nous jugeons bien inoffensives, et trois siècles auparavant, Gide aurait certainement connu les flammes du bûcher.

.....

Beaudelaire fut ainsi condamné pour ses délicieuses *Fleurs du Mal*. Goncourt, dont la publication tant attendue et prochaine du célèbre journal apportera des nouvelles sources pour l'œuvre critique de Flaubert, y échappa de justesse. Le bien inoffensif Xavier de Montépin fut condamné à trois mois de prison, l'année même de la publication de *Madame Bovary*, pour avoir écrit dans un de ses romans cette terrible phrase qui ne ferait même plus rougir nos modernes jeunes filles : « En un instant, Jeanne fut inondée de feux lubriques ». Ces différences de jugement font apparaître les divergences d'appréciation des trois juges, selon leur humeur ou leur tempérament. Flaubert, lui, fut miraculeusement acquitté.

.....

Quant aux critiques littéraires, les voici :

Sainte-Beuve, surprenant dans son comportement politique, fut souvent audacieux dans le pur domaine des Lettres. Il flaira l'œuvre exceptionnelle. Dès le 4 mai, il lui consacra son feuilleton habituel dans le « *Moniteur* », le journal officiel du Second Empire. Un chroniqueur devait spirituellement en dire : « Le livre a fait son trou comme un boulet ». La première trouée a été à travers les colonnes du « *Moniteur* ». En fait, Sainte-Beuve l'officialisa.

Toute la presse suivit. Ce fut, à vrai dire, un concert discordant d'admiration unanime pour le style et souvent de désapprobation pour l'esprit. Pontmartin publie dans le *Correspondant*, Revue catholique, dès juin 1857, une longue analyse qu'il intitula « du roman bourgeois et du roman démocrate », personnalisés à ses yeux par Edmond About et Gustave Flaubert. « Pour que le roman, écrit-il, arrive de *La Princesse de Clèves* à la *Germaine d'About* et surtout à *Madame Bovary*, il faut non seulement que le goût se déprave, mais qu'il se soit accompli dans la société même des Révolutions, telles que pour peindre ce qu'il avait sous les yeux ou pour plaire à ceux qui devaient le lire, le roman ait eu lui aussi à se déclasser, à passer d'un extrême à l'autre dans l'échelle sociale. Pour moi, bourgeoisie et démocratie ne sont pas ici des catégories sociales, ni des partis politiques, mais des influences. L'action irrésistible de deux forces qui, ayant grandi dans le monde, ayant marqué de leurs empreintes les institutions et les mœurs, s'étant propagées à travers tous les détails de la vie publique, matérielle, extérieure, privée, doivent aussi s'infiltrer dans la vie intellectuelle, avoir un art, une poésie, un roman à elles ». Et il croyait pouvoir dire qu'Edmond About, c'était la bourgeoisie, et Gustave Flaubert, la démocratie dans le roman ».

.....

Dès 1858 se dégagea la place prise par *Madame Bovary* dans l'ensemble du roman. Jean-Jacques Weiss, un ancien normalien, devenu

professeur d'histoire et révoqué en 1856 pour avoir répondu spirituellement à une circulaire administrative, prendra **Madame Bovary** comme exemple dans son *Histoire de la Littérature Française*.

Merlet lui consacra, trois ans plus tard, un chapitre entier de son ouvrage sur le *Réalisme et la Fantaisie dans la Littérature*.

Par eux, nous savons ce que pensèrent ses contemporains de son premier roman et de son jeune talent. Il apparaît, aux plus perspicaces, comme un satirique, un peintre, un observateur, un poète et même un moraliste d'une sévérité rare, dominant son œuvre et la rendant si impersonnelle qu'on ne savait pas avoir lue, de quel côté il penchait.

Par lui, à cause de **Madame Bovary**, le roman français venait de trouver un nouveau souffle et de découvrir de nouveaux horizons.

.....

Madame Bovary, née Rouennaise, est entrée dans la vie littéraire à Paris. Il était nécessaire de s'y attarder, mais il est temps de revenir au problème purement rouennais du roman, souvent remis en question, et d'essayer de retrouver ce que les Rouennais du temps de Flaubert, comme ceux d'aujourd'hui, pensèrent ou pensent de **Madame Bovary**.

Le roman a paru sous un titre maintenant écourté et qui avait sa valeur : **Madame Bovary, mœurs de Province**. Flaubert aurait pu aussi l'intituler : *mœurs de la Région Rouennaise*, mais malgré l'abondance des Normandismes qui lui furent reprochés, il avait tenu à écrire une œuvre générale, se doutant que les provinces, malgré leurs divergences, avaient un fonds commun. On se querelle encore de nos jours pour retrouver les personnages et les lieux qui ont pu servir de modèles à son roman. On voudrait qu'il fut nécessairement et peut-être même exclusivement la vie romancée de M^{me} Delamare, et qu'en déduction naturelle, Yonville-l'Abbaye fut obligatoirement le charmant et calme bourg de Ry. Peut-on obliger un peintre à rendre fidèlement le portrait du modèle qu'il emploie ? N'importe quel artiste emprunte beaucoup à la réalité, et il ne lui rend que ce qu'il veut et sous la forme qui lui convient le mieux. Ce qu'on trouve naturel pour un peintre, peut-on l'exiger d'un romancier ? Rien ne le contraint à être un historien ou un juge d'instruction ! Lui aussi a le droit de créer ou de recomposer, selon son goût et son tempérament, et les retouches qu'il apporte ne font souvent qu'améliorer son œuvre.

Très vraisemblablement, comme l'a d'ailleurs écrit Maxime Du Camp, Bouilhet lui a suggéré le modèle de son roman. Il est né de ce fait-divers dont aucun journal, en mars 1848, n'a signalé la trace, parce que, probablement, il ne s'est pas achevé tragiquement comme dans le roman, mais qui, avec des variantes, a dû courir dans les familles médicales de la région et de la ville.

.....

A vrai dire, c'est moins le destin humain des époux Delamare qui est remis en cause, que le lieu où se cacheraient Yonville-l'Abbaye, une sorte d'Atlantide pour certains flaubertistes. Il est d'ailleurs curieux qu'en 1882, lorsque parurent les *Souvenirs Littéraires* de Maxime Du Camp, que beaucoup jugent perfides, mais qui contiennent cependant des éléments utiles et irremplaçables pour l'étude Flaubert, les journaux rouennais, qui ne les ont pas ignorés, se soient tus avec un merveilleux ensemble. Ce n'est qu'en 1890 que Georges Dubosc a rappelé en termes ouatés et qui auraient pu être alors infiniment plus précis, car il y avait seulement quarante-deux ans que les événements s'étaient produits et qu'un certain nombre de témoins étaient encore vivants, que la

Madame Bovary du roman cachait l'aventure humaine de M^{me} Delamare et que Yonville-l'Abbaye ne pouvait être que le bourg de Ry. Un peu plus tard, Georges Rocher, ancien sous-préfet, a mis Neufchâtel sur les rangs. Les Neufchâtellois ont souri et refusé cet honneur. Depuis quelques années, Forges-les-Eaux est également avancé. Ry, d'ailleurs, résiste bien. Il faut se garder d'affirmer que Ry soit uniquement Yonville, mais il est probable qu'il y entre dans une forte proportion et que Flaubert y a ajouté des détails qu'il avait remarqués ailleurs, et personnellement, je serais assez tenté de reconnaître dans l'église du roman, celle de Forges-les-Eaux. D'ailleurs, une identification certaine, véritablement impossible, n'augmenterait rien à la valeur propre du roman.

Il me semble qu'il serait plus sage de considérer ce bourg d'Yonville-l'Abbaye comme une sorte de satellite artificiel de la région rouennaise, créé et aménagé par Flaubert pour assurer l'existence même de son roman et lui donner à la fois sa compréhension et même son équilibre.

Alors apparaît mieux le rôle et la position de Yonville pour la vie d'un roman. Même s'il ne s'agit que d'un satellite purement artificiel, personne ne peut contester que Madame Bovary est surtout un roman de la région, où Rouen joue le rôle principal, sinon moteur.

**

A part la presse, nous n'avons pas de témoignages, comme des lettres particulières et des mémoires, où il serait question de l'accueil ou de la réserve faits à Madame Bovary. Regrettons-le, mais sans passer inaperçu, le roman n'a pas soulevé de violentes tempêtes.

La famille Flaubert était considérée à Rouen, à cause de son père et de son frère plus âgé que lui, mais uniquement comme chirurgiens de valeur. L'un et l'autre passaient, avant que l'on employât le chloroforme, pour endormir la douleur, comme ceux de la région qui amputaient le plus habilement et surtout le plus rapidement, ce qui n'était pas à dédaigner. Une telle compétence créée naturellement une grande renommée. Gustave était pratiquement inconnu, mais c'était un FLAUBERT. Il n'avait pas de profession, même libérale : ce n'était pas et ce ne serait pas encore aujourd'hui, à Rouen, une bonne référence ! Les habitants de ce quartier qui partaient tôt et revenaient tard pour travailler dans les filatures, le jalousant sans doute de son oisiveté apparente, lui avaient donné un surnom, que j'ai appris de la bouche d'un de leurs descendants et que je vais révéler avec gêne, mais qui paraît utile d'être versé à son dossier littéraire. Ils l'avaient surnommé le « maquard », celui qui mange les rentes amassées par les parents. Car, pour eux, cet athlète, qui n'exerçait à leurs yeux aucune profession valable, n'était qu'un paresseux. Nous savons, nous, qu'il fut un forçat du travail intellectuel, et notre présence ici même atteste justement du contraire.

Rouen avait, à cette époque, de petits Cercles littéraires, des lettrés et des chercheurs comme aujourd'hui, mais on ne peut pas dire que les Lettres et les Arts étaient soutenus et encouragés par l'ensemble, comme dans certaines villes du Midi. Cette remarque est ancienne et toujours valable. Marlin, qui visita la France et vint maintes fois à Rouen, écrit, en juin 1789, pour se plaindre du caractère austère et trop besogneux de la ville : « L'économie et la chicheté sont ici les premières vertus. Aucune ville manufacturière ou marchande n'est plus parcimonieuse. Ces gens là sont toujours dans leurs magasins ou dans leurs comptoirs ».

Rouen a toujours été une ville réfléchie, songeant à sa fortune, travaillant sans trêve à l'établir et à la maintenir. L'oisiveté que réclame le culte des Arts et des Lettres y est inconnue, et l'on connaît la boutade de Flaubert sur les bourgeois rouennais. De son temps, comme aujourd'hui, on lisait peu. Aussi faut-il admettre qu'en 1856, au moment de son procès et de la publication de son roman, quelques Cercles libéraux ou lettrés furent les seuls à s'y intéresser. Les journaux, par contre, en firent une large mention, autant que le permettait la liberté de la presse, sous l'empire autoritaire.

.....

Le roman était sorti en librairie le 17 avril 1857 ; le 18, il était en vente chez les quatre libraires de Rouen. Le même jour, *Le Journal de Rouen* l'annonça. Beuzeville s'en fit l'ardent propagandiste. Il salua Madame Bovary « comme une œuvre profondément étudiée et d'un mérite littéraire qui lui fait une place à part dans les modernes publications. L'héroïne apparaît avec la trace de toutes ses souffrances. L'écrivain y a montré, d'un doigt rigide, le mal dans toute sa vérité et dans toute sa laideur. Nous disons cela pour ceux qui préfèrent les figures de cire aux études d'après nature, car ceux-là ont déjà trouvé que l'héroïne n'était ni assez rosée, ni assez vêtue d'un satin assez frais et d'une gaze assez blanche ».

Quels sous-entendus rouennais cachent cette dernière phrase de Beuzeville ? Trois jours plus tard, le 21 avril 1857, paraissait dans ce même journal une longue critique sur Madame Bovary, la première qui ait paru sur ce roman treize jours avant celle que lui consacra Sainte-Beuve dans le *Moniteur*. Elle est signée de notre compatriote Alfred Darcel, critique d'art, futur directeur du Musée de Cluny, qui qualifia cette première œuvre de Flaubert « de certainement nouvelle et hardie ».

Le *Nouvelliste*, pour ne pas être en reste, reprit celle de Sainte-Beuve sans autres commentaires.

Madame Bovary étant devenue une œuvre classique, est lue de nos jours avec moins de réserve et d'épouvante qu'à son apparition. Il est certain que les milieux catholiques rigides lui firent alors une forte opposition, ce qui est valable pour tous les romans. Le temps est passé où Flaubert écrivait, en octobre 1857, à son ami Bouilhet : « T'ai-je dit, à propos de succès, que le Curé de Canteleu tonne contre moi ? Il arrache mon livre des mains de ses paroissiens. J'avoue que cela me fait bien plaisir. Aucun éloge ne m'a chatouillé plus profondément. Ainsi, rien ne m'aura manqué, attaque du Gouvernement, engueulade des journaux et haine des Prêtres ».

.....

Flaubert a toujours des amis dans sa ville natale, il reste cependant une partie de la population cultivée qui le considère encore en suspect et surtout à cause de son premier roman. Secrètement, les Rouennais sont très orgueilleux de leur ville. Ils sont même friands des aventures amoureuses à la manière de Madame Bovary : les entendre conter, oui ; les voir écrites, non. Il semble bien que la réserve manifestée à Flaubert tient dans cette remarque.

Et pourtant, des quelques romans et nouvelles où notre ville entre en scène, celui de Madame Bovary les domine tous. Si Rouen a donné, au siècle du coton-roi, un nom de plus au dictionnaire, notre ville est davantage connue à travers le monde grâce à Madame Bovary, qui attire, plus qu'on ne s'en doute, des touristes français et étrangers, soucieux de découvrir notre ville dans sa réalité et de connaître ce

pavillon au bord du fleuve, avec la même foi qui avait poussé le jeune Gustave à découvrir le Combourg de Châteaubriand.

**

Alain rapporte que l'enseignement de Lagneaux lui avait fait apercevoir l'esprit dans les nues. Je me demande si je ne dois pas, pour conclure sur ce grand roman incontesté, parodier à mon tour Alain et dire qu'avec *Madame Bovary*, Flaubert a mis, pour des siècles, Rouen aussi dans les nues.

André DUBUC

Président de la Société Libre d'Emulation.

Autour de Flaubert et de son œuvre

Gabriel Reuillard évoque à la Radio, Flaubert et son œuvre

Notre ami Gabriel Reuillard, une fois encore et il y a lieu de l'en féliciter, a évoqué, en une récente causerie à la Radio française, le Centenaire de la Bovary.

Puis il a parlé du Musée Flaubert de l'Hôtel-Dieu, que conserve et anime avec un rare dévouement notre ami R.-M. Martin.

Nous sommes heureux de publier le texte de son allocution.

On a rappelé, à propos du centenaire de *Madame Bovary*, que cette œuvre, qui allait bouleverser le monde littéraire et acquérir une renommée universelle à son auteur, commencée le 19 septembre 1851, ne fut achevée à grand-peine qu'en mai 1856.

Le traité de cession par Gustave Flaubert à l'éditeur Michel Lévy, pendant cinq ans, pour la somme globale de 800 francs, acquis depuis par la Bibliothèque Municipale de Rouen, est signé de décembre 1856. La première édition d'avril 1857, faite en deux tomes, sous couverture verte, vendus un franc pièce, fit encaisser, pour un tirage de 15.000 exemplaires, 30.000 francs à Michel Lévy. En comptant largement les frais habituels de papier, d'impression, de brochage et de courtage, on peut estimer que *Madame Bovary* rapporta 12.000 à 15.000 francs à l'éditeur (près de 3 millions aujourd'hui) et 800 francs à l'auteur !... Flaubert constate dans une lettre : « Voilà 30.000 francs qui me sont passés devant le nez ». Nul n'ignore que le roman fut publié dans *La Revue de Paris* entre octobre et décembre 1856. Cette publication n'eut lieu qu'après des coupures concernant la scène du fiacre, celle de l'extrême-onction et des réparties d'Homais, jugées offensantes « pour la morale publique et pour la religion ».

Les poursuites furent déclenchées au début de janvier par le Procureur impérial Cordoën, ayant alors Ernest Pinard pour substitut, lequel a requis au procès. L'assignation toucha Flaubert le 15 janvier 1857 pour l'audience du 24. L'affaire fut renvoyée pour être plaidée au 31. Ce fut l'acquiescement, le 7 février 1857, après de sévères attendus et un blâme qui semblent aujourd'hui injustes et partiels.

La Bibliothèque de Rouen possède les scénarios et les brouillons

constitués par 1.500 à 1.800 feuillets, le manuscrit original de la main de Flaubert, qui en compte 480, et la première copie au net pour l'impression.

J'ai eu, un jour, la bonne fortune de contempler l'original. Quelle émotion, pour l'homme de lettres, devant un tel labeur ! Que de corrections, de repentirs, de renvois, d'ajoutés, de chapitres entiers repris sans cesse dans un souci d'impossible perfection totale ! Les affres du style chez ce maître ouvrier de notre langue, lui-même, en de multiples occasions, les a dites et redites ; ses familiers se sont aussi maintes fois fait les échos de ses scrupules, de ses efforts, du labeur titanesque auquel il s'obligeait, toujours maugréant, toujours gémissant, mais ne livrant jamais une œuvre qu'aussi parfaite du point de vue littéraire qu'elle pouvait paraître à ses yeux.

**

D'excellents écrivains, comme Paul Léautaud, par exemple, mort récemment, ont jugé cet effort nuisible à la libre expression de la pensée. A leurs yeux, il empêche et guinde en quelque sorte le style. On peut épiloguer à perte de vue en ce domaine. L'important pour le style facilement ou difficilement obtenu, c'est qu'il paraisse aisé à qui le lit : « La facilité, plaisantait Anatole France, auquel on peut reconnaître quelque compétence sur ce point, c'est ce qui se met en dernier ».

Toujours est-il, pour en revenir au romancier de *Madame Bovary*, que le culte qu'on lui porte, loin de décroître, grandit.

Mon excellent ami René-Marie Martin, conservateur du Musée Gustave Flaubert, créé à l'Hôtel-Dieu de Rouen, où naquit l'écrivain, et avec lequel je ne manque jamais d'aller bavarder à chaque voyage, exhibe avec fierté le registre où s'accumulent les signatures de visiteurs accourus non seulement de Rouen et des environs, mais de toute la France, de l'étranger même. Oui, du monde entier. Des appréciations flatteuses en toutes langues accompagnent ces signatures d'Américains, de Canadiens, d'Allemands, de Hollandais, de Belges, d'Italiens, de Grecs, de Yougoslaves, de Chinois et de Japonais.

Au dernier Bulletin des « Amis de Flaubert », il situe quelques-unes de ces visites et résume les conversations engagées entre certaines personnes et lui. Là, c'est une jeune Suédoise, chargée d'exécuter soixante dessins pour illustrer un ouvrage critique sur *Madame Bovary*, à paraître bientôt à Stockholm. Cette dame, qui s'exprimait dans un français d'une impeccable pureté, resta trois jours dans la région, allant de Rouen à Ry (où l'on situe le fait-divers qui donna naissance au roman).

En 1953, à l'inauguration du Centre Charles-Nicolle par M. Coste-Floret, à l'Hôtel-Dieu de Rouen, Georges Duhamel, de l'Académie Française, qui fut l'ami de l'illustre Prix Nobel de Médecine donné en 1928, rappela qu'il possédait un macaron grand comme une ancienne pièce de cinq francs, provenant des trois trumeaux d'époque Louis XVI qui ornaient la chambre où naquit Flaubert. Il assura d'ailleurs au Conservateur, en prenant congé :

— « Je prends note que, sur mon testament, je dois ajouter un codicille stipulant que je restitue à la chambre où naquit Flaubert ce macaron que m'avait offert Charles Nicolle ».

Ailleurs, c'est un élève du Séminaire des Jésuites à Pavie, en Italie, M. Vincent Poggi, venu pour se documenter en vue d'une thèse sur « La Légende de Saint-Julien l'Hospitalier ».

L'amiral de Wetzel, de passage à Rouen, visite, lui aussi, le Musée, sur le registre duquel il laisse ce témoignage : « Déjeunant un jour à Sidi Ben Saïd (Tunisie), chez le baron d'Erlanger, dont les jardins

magnifiques descendent vers la mer, mon hôte me dit : « Savez-vous où vous êtes en ce moment ? » — « Non ! » — « Eh bien, vous déjeunez » actuellement dans les jardins d'Hamilcar Barca, où eut lieu le fameux festin des mercenaires décrit par Flaubert dans Salammbô. Il est émouvant pour moi d'évoquer un tel souvenir dans la chambre natale du grand écrivain ».

Des élèves des lycées et collègues de la région viennent par groupes voir et entendre commenter par René-Marie Martin les 1.500 pièces relatives à Flaubert et à son œuvre, réunies dans huit salles, dont une très vaste, qui s'enrichit presque chaque année de quelque nouveau don, grâce à la générosité de quelque flaubertiste passionné.

Oui, la gloire de Flaubert grandit et rayonne chaque année, plus haut et plus loin.

Georges Duhamel lui-même m'a rapporté que, de passage au Nord du Golfe d'Hammamet, dans une petite commune Tunisienne, il lut, sur la plaque d'une rue, le nom de Gustave Flaubert. Si loin de France et dans une mince bourgade !...

Il s'approcha d'un indigène debout contre la muraille et lui posa cette question :

— « Qui était-ce Gustave Flaubert ? »

L'homme, majestueux, drapé dans son burnous, leva lentement les yeux et répondit sans l'ombre d'une hésitation :

— « Sûrement un roi ».

Sûrement un roi ! Et c'était vrai, car c'en était un, en effet, tout au moins un grand prince des Lettres françaises, l'un de ces efficaces ambassadeurs qui, par le prestige de leur vie et de leur œuvre, répandent au loin, parfois très loin (voyez les inscriptions chinoises et japonaises au registre du Musée) le renom de notre Patrie et accroissent son prestige de la meilleure, de la plus durable façon : par de hautes œuvres désintéressées de paix.

Gabriel REUILLARD.

La fiche signalétique de Gustave Flaubert

Nous devons à l'aimable obligeance de notre ami M. Lucien Andrieu, secrétaire de notre Société, la communication et le document suivants, que nous publions volontiers.

Le 16 avril 1847, peut-être pour la première fois, Gustave Flaubert franchissait le seuil du petit poste de police, situé au rez-de-chaussée de l'Hôtel de Ville de Rouen.

Il avait projeté l'excursion « Par les champs et par les grèves », sur les côtes bretonnes, avec son ami Maxime Du Camp, et venait solliciter un passeport des Services publics établis à la Mairie, où son frère, quelques années plus tard, devait si souvent siéger au Conseil municipal.

On connaît Gustave Flaubert par des photographies, des gravures, sculptures et descriptions littéraires, mais il est curieux de le connaître par la fiche signalétique que voici et qui a été retrouvée dans les archives municipales de la Ville de Rouen.

Nous croyons rendre service à nos amis lecteurs en publiant « in extenso » ce document :

POLICE GENERALE DU ROYAUME

PASSEPORT POUR L'INTERIEUR

Département de Seine-Inférieure.
Préfecture de Rouen.
Commune de Rouen.
Registre 120.

N° 744

SIGNALEMENT :

Mr. FLAUBERT Gustave.
Profession de : Propriétaire. — Libéré du service militaire.
natif de Rouen.
département de la Seine-Inférieure.
demeurant rue de Crosne hors la ville, n° 25.
allant à Brest
du Finistère

dép.
âgé de 25 ans

TAILLE : 1 m. 83.	FRONT : haut
CHEVEUX : chatain foncé.	YEUX : bleus.
SOURCILS : chatain foncé.	BOUCHE : moyenne.
NEZ : moyen.	MENTON : rond.
BARBE : chataine.	TEINT : coloré.
VISAGE : ovale.	

SIGNES PARTICULIERS :

Une cicatrice au-dessus de l'œil gauche et une cicatrice de brûlure à la main droite.

PIÈCES DEPOSEES :

Attestations des sieurs : Alphonse VEDIES, médecin, rue Saint-Lô, n° 5, et Pre. — Honoré MAUGARD, fabt de rouenneries, rue Lézurier-de-la-Martel, s/ n°.

Fait à Rouen, le 16 avril 1847.

Signatures des témoins :
VEDIES MAUGARD.

Signature du porteur :
G. FLAUBERT.

 Une lettre inédite de E. Feydeau (1821-1873) à Saint-Victor (1727-1881)

Mon cher Saint-Victor,

Voici l'ordre et la marche du voyage :

- Samedi, rendez-vous à 4 h. $\frac{1}{2}$ du soir, à la gare du Chemin de Fer de Rouen, rue d'Amsterdam. Le train part à 5 heures.
- Mardi, départ de Croisset à 5 heures du matin. Arrivée à Paris à 9 h. $\frac{1}{2}$.
- On est parfaitement libre d'emporter un sac de nuit bourré de linge.
- On a le droit de s'habiller en paysan.
- On est prié — par Flaubert — de faire provision de métaphores.

Bien à vous,

E. Feydeau.

Cette lettre, non datée, est postée à Paris, le 2 juin 1857 (mardi).

Le séjour à Croisset eut lieu du samedi 6 juin au mardi 9 juin 1857. Il rassembla Flaubert, Th. Gautier, Feydeau et Paul Bins, comte de Saint-Victor.

(Lettre en possession de M. le docteur Jean).

A propos du fiacre de Madame Bovary

A propos du fiacre de Madame Bovary qui constitue, on le sait, un élément des plus pittoresques du célèbre roman, notre ami René Herval veut bien — tout en faisant des réserves sur le fiacre tel qu'on le présente habituellement et qui, selon lui, vient du domaine mobilier de M. Edouard Jore, domicilié en son vivant 26, rue Saint-Patrice, à Rouen, — nous indiquer une « source » possible de ce véhicule et de l'épisode dépeint par le romancier, et que voici :

« En 1847, M^{me} Amable Tastu, femme de lettres alors fort connue et qui fut dans l'intimité de Gustave Flaubert, publia chez Lehubry, à Paris, un volume intitulé *La Normandie historique, pittoresque et monumentale*. On peut y trouver, pages 121 et suivantes, une description amusée et charmante des monuments de Rouen, et page 263, une peinture curieuse des fiacres de la ville à la fin du règne du Roi-Citoyen ».

Voici une précision que nous sommes heureux de communiquer à nos lecteurs.

Autour de Salammbô. - Cactus et Littérature

Pour faire « couleur locale », on a utilisé les cactus, immodérément, aussi bien en littérature qu'en peinture.

Cet usage est surprenant de la part de Flaubert, dont on connaît le souci presque maladif du mot et du détail exacts. Cependant, dans le chapitre II de *Salammbô*, dont l'action — nous le rappelons — se passe à Carthage, on relève la phrase suivante : « Des caméléons rampaient sur les feuilles larges des cactus ». Deux erreurs : 1° les cactus n'ont pas de feuille, sauf les pereskias, qui ne les ont pas larges ;

2° les cactus et les agaves étaient inconnus en Afrique, il y a 23 siècles.

Dans le même chapitre, quelques pages plus loin, on lit : « Ils se déchiraient les mains aux dards des Aloès ».

Flaubert doit vouloir parler d'Agave, inconnus alors en Afrique. Le seul Aloe à dard piquant — Aloe ferot — ne pouvait pas, lui non plus, être connu en Afrique du Nord.

Plus loin, Flaubert parle de maïs — importé d'Amérique du Sud.

Les connaissances de Flaubert en botanique laissaient à désirer.*

(Extrait de « Cactus », octobre-décembre 1955, 10^e année).

Après l'Education sentimentale

La parution de l'Education Sentimentale, que beaucoup de lettrés considèrent comme le chef-d'œuvre de Flaubert, ne valut pas à l'écrivain que des compliments.

Voici l'extrait d'une lettre adressée par lui à George Sand :

Croisset, 3 décembre 1860.

.....
 Votre vieux troubadour est fortement dénigré par les feuilles. On me traite de crétin et de canaille. Les bourgeois de Rouen sont furieux contre moi et trouvent qu'on devrait m'empêcher de publier des livres comme ça. Que je donne la main aux Rouges et que je suis capable d'attiser les passions révolutionnaires. Barbey d'Aurevilly prétend que je salis le ruisseau en m'y lavant.

Correspondance de Gustave Flaubert

I. - Une Lettre de Gustave Flaubert avant son départ pour Carthage

Mon cher Confrère,

J'ai bien peu de temps à vous consacrer, car je pars lundi prochain pour la régence de Tunis, — et je suis fort ahuri par mille courses et mille préparatifs.

Le livre de moi, annoncé dans La Presse, est bien loin d'être fait, puisque c'est pour le faire que je me transporte à Carthage. J'espère pourtant cet été l'avancer considérablement, mais je trouve à la chose des difficultés prodigieuses. Soyez bien sûr que je vous enverrai un des premiers exemplaires.

Au revoir donc — travaillez de toutes vos forces — de toute votre âme, et croyez que je vous serre les mains.

Très cordialement,

Gustave Flaubert.

M. le docteur Jean, qui en a l'original, a bien voulu nous communiquer cette précieuse lettre de Flaubert, avant son départ pour Carthage, le 12 avril 1858. Cette lettre n'est pas datée, et, tout au moins jusqu'ici, le destinataire est inconnu. Elle a paru dans la IV^e série de la Correspondance, édition Conard, 1927, avec la mention liminaire suivante :

« Ecrite avant le 12 avril 1858 et adressée à M. X... inconnu ».

Peut-être un flaubertiste, dateur de lettres, pourrait-il nous dévoiler le nom de ce correspondant. Nous l'en remercions à l'avance.

II. - Lettres de Gustave Flaubert à Madame Brainne (suite)

*Pour les lettres numérotées de 1 à 12 inclus, voir le Bulletin n° 4.
 Pour les lettres numérotées de 13 à 36 inclus, voir le Bulletin n° 5.
 Pour les lettres numérotées de 37 à 45 inclus, voir le Bulletin n° 6.
 Pour les lettres numérotées de 46 à 53 inclus, voir le Bulletin n° 7.
 Pour les lettres numérotées de 54 à 60 inclus, voir le Bulletin n° 8.*

61

Comment, une entorse et un mal à d'œil. Ah ! pauvre chère belle, le ciel nous en veut ! Pas de chance depuis quelque temps ! Pas de chance ! Guy m'a appris cela ce matin, et je pense à vous. Je vois votre embêtement. Je le sens et j'en souffre.

Pouvez-vous me faire envoyer de vos nouvelles par quelqu'un.

Voilà trois fois que Georges me manque de parole. Je suis indigné contre lui. Dites-lui ça.

Que ne suis-je près de vous ! Je tâcherai de débagouler des énormités pour vous distraire !

Je vous embrasse à plein bras, tendrement,

Et vous aime du fond de l'âme.

Votre vieux Polycarpe,
 Votre petit père Loulou.

(Croisset), mercredi 6 h. (15 janvier 1879).

**

62

Je vais mieux, ma Chère Belle. Mais j'en aurai pour longtemps, ça me fatigue beaucoup d'écrire dans mon lit.

Autrement ma prose serait plus longue.

Je baise votre bel œil malade.

Votre Polycarpe.

Pas indigné. Très calme et philosophe.

(Croisset), vendredi soir (7 février 1879).

**

63

Comment ? Malgré tout, on écrit six lignes à son Polycarpe ? C'est héroïque, pauvre chérie.

Les nouvelles de ce matin me desserrent le cœur. J'espère, demain ou après-demain, voir Lapière, qui me donnera plus de détails.

Je baise sur la paupière le bel œil malade, et partout le visage qui est en dessous.

Votre vieux Troubadour,

Votre petit père Loulou,

G^{vo}.

(Croisset), jeudi soir (13 février 1879).

64

(Croisset), lundi 17 (février 1879).

Chère Belle,

Ne me répondez pas, faites-moi écrire ! Ne fatiguez pas vos yeux. Votre sœur qui est revenue à Rouen ne m'apporte pas de vos nouvelles, et je suis bien inquiet. On m'a dit que l'autre œil se prenait et que vous souffriez toujours beaucoup !

Ah ! pauvre chère amie, ça ne va pas bien pour nous deux cet hiver. Au moins, si nous pouvions confondre nos misères !

Depuis avant-hier, je fais quelques pas dans mon cabinet, mais le soir, ma jambe est enflée ! Il faut se résigner à cet inconvénient qui durera, paraît-il, pendant longtemps, mais je ne boîte pas.

Si je peux aller à Paris au mois de mai, ce sera beau !

Comme j'ai envie de vous embrasser et que je m'ennuie de vous.

Votre vieux Polycarpe pas gai.

**

65

Chère Belle,

Est-il vrai ce mieux dont vous me parlez ? pourvu que ce ne soit pas un leurre ? N'importe, votre bonne lettre m'a desserré le cœur. Je n'exagère pas en vous assurant que votre maladie a été cet hiver mon plus grand tourment, mon inquiétude permanente.

Sans cesse, je vous croyais avec un bandeau sur l'œil ou dans l'obscurité de votre chambre et pleurant, vous désolant. J'aurais voulu essuyer ces larmes qui coulaient sur votre belle et bonne mine. Pauvre chou ! La vie n'est pas douce, et pour ma part, j'en suis repu à en vomir.

Notre amie Alice n'a pas l'air, non plus, bien folâtre. Elle renonce à jouer chez la Princesse la petite pièce de Guy, décision qui me contrarie beaucoup. Tâchez de la faire revenir là-dessus, quand vous la verrez.

Que devient-il, notre jeune auteur ? Je m'étonne de son silence ! Dites-le lui. Mon pied enflé dès que je marche et je ne peux mettre que des pantoufles. Aussi ne sais-je encore quand je pourrai aller à Paris. La semaine dernière, on m'a arraché un de mes derniers dominos ! Je souffrais atrocement depuis quinze jours, mais tout cela n'est rien, près d'autres chagrins. Ça n'attaque pas le fond de l'individu.

Je me suis remis à écrire depuis lundi dernier, et votre excessif s'en trouve bien.

Mais en voilà assez, ne vous fatiguez pas à me lire. Je vous baise sur les paupières, tout doucement.

A vous de corps et d'âme.

V^{tre} G^{ve} Flaubert.

(Croisset), samedi midi (12 avril 1879).

**

66

(Croisset), nuit de vendredi (25 avril 1879).

Ma belle et chère Amie,

Vous manquez bien, hier à « cette petite fête de famille » qui a été babylonienne de luxe et de fantaisie. Je laisse à ses auteurs l'orgueil de la décrire, mais le plus doux a été votre épître, trouvée sous ma serviette, en m'asseyant.

L'assurance que vous allez mieux m'a détendu le cœur, pauvre Chérie ! Ah, quel hiver !

Vous ne savez pas la suite de mes maux, car après m'être fait arracher un des derniers dominos de ma pauvre gueule (style naturaliste), j'ai eu un tour de reins, puis mal aux paupières et actuellement, je jouis d'un clou au milieu de la face, à la gauche du nez. Voilà.

Savez-vous comment mon médecin Fortin m'appelle ! « une grosse fille hystérique » ; ce n'est que trop vrai ! que ne suis-je au moins nymphomane, ça se guérit par l'usage.

Malgré tout, je me suis remis à écrire, si piètres que soient mes fictions, elles valent mieux que l'accablante réalité. La recherche des phrases fait qu'on oublie le regret des choses, et peu à peu la vie s'écoule ; tant mieux !

Les funérailles de Villemessant ont pourtant apporté dans la mienne un élément de gaieté. En avez-vous lu le détail ? Etait-ce beau ? Halanzier (mon Halanzier) et Lachaud tenant les cordons du poêle, sublime ! J'oubliais Haussman qui représentait la ville de Paris ! Imaginez-vous dans le Paradis le dialogue entre Villemessant et le Père Eternel — sujet de poésie digne de Dante ! et je songe amèrement qu'il y avait neuf personnes à l'enterrement d'Henri Heine ! Oh, public ! oh, bourgeois ! oh, crapules ! oh, misérables !

Votre Polycarpe ne se calme pas, du tout, au contraire, mais si vous voulez connaître quelqu'un de bien plus Polycarpe encore, lisez « la Correspondance inédite de Berlioz ! »

Les paupières me cuisent, ma chère Belle.

Je baise les vôtres, et les bras et le reste.

Votre G^{ve}.

Quand nous reverrons-nous ?

Je ne sais pas encore à quelle époque du mois de mai j'irai à Paris ? ni même si j'irai ? A part vous, rien ne m'y attire. D'ailleurs, tout dépend...



67

Ma chère Amie,

Faites en sorte, je vous en prie, pour que Mad. Pasca joue la pièce de Guy chez la Princesse, chose que je regarde comme très utile pour lui et pour elle. Elle m'a déclaré, il y a un mois, qu'elle n'en ferait rien et m'a envoyé promener net ! C'est un tort, la bonne Princesse a le bras long et peut lui rendre service. C'est de moi que vient l'idée, ces personnes là n'aiment pas être déçues dans leurs fantaisies, et d'ailleurs, pourquoi refuser, après avoir promis ? Le rôle n'est ni long, ni difficile.

Ce caprice est bête, faites-lui sentir ça. J'ai tant de choses à vous dire, que je ne vous dis rien.

A bientôt.

Et mille tendresses de votre Vieux.

Polycarpe.

(Croisset), vendredi soir (16 mai 1879).

Cela peut bien retarder son départ de 8 ou 15 jours, et si elle est assez bien portante pour faire 60 lieues en chemin de fer, rien ne l'empêche de dégoïser 200 vers.

68

Chère Belle,

Attendez-vous à me voir tout au commencement de la semaine prochaine ! Ne deviez-vous pas faire un petit voyage à Rouen dans les premiers jours de juin ?

Retardez-le ! pour qu'on puisse se voir un peu et s'embrasser. Nisard, la dernière fois, a comprimé mes expansions.

Votre père Loulou, votre vieux Polycarpe.

Vous savez que je garde rancune à la sensible Alice, pour n'avoir pas voulu jouer chez la Princesse l'œuvre de mon disciple.

Si vous voyez l'illustre Georges Pouchet, dites-lui que j'ai besoin de conférer (ou conférer) avec lui.

Re-tendresse.

(Croisset), jeudi (29 mai 1879).

**

69

(Croisset), jeudi 21, 4 h. (août 1879).

On crève, ma chère Belle ! Quelle chaleur, une température indienne, « cet excellent Monsieur Flaubert », dans le plus grand des négligés, souffle et râle, sue et gémit, et se mettant à vous écrire, est assailli par les idées les plus gracieuses. Oui, si vous étiez là, bien que mes mains soient, dites-vous, abimées de moustiques, il les baisera, et malgré les ampoules de vos joues, il couvrirait de caresses cette royale et belle figure qui vous appartient. Avec votre permission, il serait encore plus tendre pour le « gentilhomme ». Ah ! si Martin était là, que dirait-il...

Pauvre chérie, comme votre lettre est aimable et gentille ! A la lire, je crois vous entendre parler, quel bon rire vous avez et quels bons yeux ! Les atroces nécessités de la vie, seules, m'empêchent de vous voir plus souvent, et ce n'est pas une de mes moindres mélancolies.

L'hiver prochain se passera encore avec peu de joyeusetés ! puisque je resterai dans ma cahutte jusqu'à la terminaison de mon bouquin, c'est-à-dire jusqu'à la fin du premier volume, le second (fait en partie) exigera six mois. Bref, tout 1780 (sic) y sera employé. Si je connaissais quelqu'un entreprenant une pareille besogne, je le ferais enfermer à Charenton, car il faut être archi-fou pour vouloir mettre l'Océan dans une bouteille, ce qui est le cas de votre serviteur. Hier, j'ai fini mon chapitre VIII, restent le IX^e et le X^e ; je suis éreinté, j'ai la cervelle en bouillie, je ne tiens plus sur mes jambes.

Dans une quinzaine, j'irai à Saint-Gratien et serai revenu ici vers le 20 septembre. Ecrivez-moi donc à Paris dès que vous y serez, je tâcherai de m'échapper un matin pour vous embrasser.

Il y a déjà fort longtemps que j'ai reçu une lettre d'Alice ; je n'en ai reçu qu'une seule. Vous pouvez lui dire si cela lui est agréable (si cela lui sera agréable), que la bonne Princesse s'informe d'elle, extrêmement. Entre nous, vous savez que je trouve sa conduite stupide. Il me semble qu'elle aurait dû (pour une foule de raisons) jouer la petite pièce de Guy, comme il était convenu. Mais les gens qui ont des peines de cœur se considèrent comme haussés tout d'un coup à une dignité extra humaine. Ça n'arrive qu'à eux, pensent-ils. Partant de là, on leur doit les respects, et ils n'en doivent aucun.

Le Bon Georges, « l'homme le plus courageux que j'ai connu », dit

Mad. Adam, a cuydé périr dans la mer de Concarneau les pêcheurs qui le conduisaient, ignorant les écueils de ces parages. Il m'a écrit cela d'un ton léger, l'autre semaine.

Nous avons, de temps à autre, la visite d'Houzeau. Lundi dernier, il a diné ici avec Sabatier et P. Dillon. J'attends M^{me} Régnier (de Nantes). Je vous en ai parlé souvent, je crois, qui vient me lire un drame, et la semaine prochaine, j'aurai tous les Charpentier. Quant à l'avenir pécuniaire, il y a un peu de bleu, mais ma pauvre nièce n'en peut plus ! Par suite de ses longs efforts, elle est devenue si anémique et si névralgique, qu'elle a, provisoirement, renoncé à la peinture. Le moindre travail l'accable. Je vous conterai sur l'autre partie de la famille des choses navrantes, ou plutôt ignobles, à mon endroit. Elles ne m'ont d'ailleurs aucunement surpris. Votre ami est sensible, mais il est aussi philosophe, Dieu merci.

Ce qui m'a soutenu dans toutes les tempêtes, c'est l'orgueil, l'estime de soi. Si un événement survient, qui vous met donc votre conscience au-dessus des autres, il faut remercier la Providence ! Ne vous étonnez pas de ce langage, ô ma chère belle ! Il est la conséquence de mon chapitre IX. J'ai sur ma table trois paroissiens, deux cathéchismes, etc., et jusqu'au jour de l'an, je serai plongé dans la religion.

Voilà à peu près tout ce que j'ai à vous dire, chère belle. Je cherche quelque chose de plus et ne trouve rien, sinon que je vous aime. Un baiser sur chacun de vos beaux yeux ; mettez-en d'autres où il vous plaira.

Et tout à vous,

G^{vo}.

Est-il séant que vous disiez de ma part quelque chose à M^{me} Lavolley ! Dans ce cas, trouvez un mot bien senti.



70

(Croisset), mardi (21 octobre 1879).

Certainement, chère belle ! vos lettres me font plaisir ! Soyez généreuse ; écrivez-moi le plus souvent que vous le pourrez. Mais n'exigez pas de votre ami de longues épîtres ; il est si fatigué de remuer la plume, le pauvre homme ; en de certains jours, comme aujourd'hui, par exemple, je m'étonne de n'en pas crever. Si vous saviez ce que je fais, vous auriez pitié de moi ! et dans une vie si aride, pas une fleur, rien ? Voilà le vrai.

Vous n'avez pas dû me trouver aimable au Vaudreuil ? Le matin même, il m'était advenu quelque chose de très pénible et que je vous conterai quand nous serons seuls, en tête à tête. Par amour pour vos yeux et sympathie nerveuse, j'ai mal à un œil (le gauche). L'oculiste, chez qui je suis retourné samedi, prétend qu'on ne doit rien y faire. En attendant, je larmoie comme un vieillard, je tourne au sheik.

Que devient la forte (ou peu forte) Alice ? N'a-t-elle oublié ? Avez-vous lu *Les Rois en Exil*, de Daudet ? Qu'en pensez-vous ? Quant à moi, mon opinion est complexe. C'est bien, mais il y manque de la grandeur ; ça sent trop le boulevard et la vie parisienne, ce qui sera du reste un élément de succès momentané. N'importe ! Ce gaillard là a bien de l'esprit.

L'autre ange doit être près de vous ? Embrassez-la de ma part ; et pour vous, toutes les tendresses avec les baisers aussi inconvenants que possible.

Vôtre, du fond du cœur.

G^{vo} Flaubert.

LA VIE DE NOTRE SOCIÉTÉ

Le Dimanche 11 Mars 1956

Représentation à Rouen de Madame Bovary

Nos deux amis rouennais, René Fauchois et Emmanuel Bondeville, ont, par l'intermédiaire de la Municipalité de Rouen et de M. Paul Douai, directeur du Théâtre-Cirque, fait représenter, à Rouen, **Madame Bovary**, opéra-comique tiré du célèbre roman. L'œuvre est vivante, mais Flaubert eut-il été enthousiasmé de voir son œuvre mise à la scène ? On peut en douter ! Nous sommes suffisamment renseignés pour savoir que l'écrivain s'était toujours refusé à laisser mettre au théâtre **Madame Bovary**, dont aucun élément n'est scénique. A un auteur qui lui proposait un essai de ce genre, Flaubert déclina l'offre, expliquant à un correspondant de l'époque que « ce mélange d'art et d'écus m'a paru indigne, et je suis rentré dans ma tanière ». Cent ans après la parution du roman, le non possumus de l'ermite de Croisset est-il encore valable ? Aux auteurs... et au public à résoudre ce problème de la littérature et du temps, mais les tentatives pour mettre **Madame Bovary** à la scène ou à l'écran n'ont pas souvent donné les résultats, tout au moins artistiques, souhaités.



Le Dimanche 22 Avril 1956

Inauguration du Musée Barbey d'Aureville, à Saint-Sauveur-le-Vicomte

Le débarquement allié et les batailles qui se sont déroulées en juin 1944 dans le Cotentin avaient entièrement détruit le Musée Barbey d'Aureville, de Saint-Sauveur-le-Vicomte (Manche), où la piété et la vigilance de M^{lle} Read, exécutrice testamentaire de Jules Barbey d'Aureville avaient réuni des souvenirs littéraires du plus haut intérêt sur le Connétable des Lettres.

Grâce à la ténacité d'un groupe de lettrés de Saint-Sauveur et de la Manche, le Musée Barbey d'Aureville a été reconstitué et réinstallé dans le vieux château de la charmante ville cotentinoise.

Cette cérémonie de réouverture, à laquelle le Comité Barbey d'Aureville avait bien voulu convier la Société des Amis de Flaubert — encore que les deux grands écrivains n'avaient pas l'un pour l'autre une sympathie particulièrement vive ! — s'est tenue à Saint-Sauveur-le-Vicomte, le dimanche 22 avril 1956, devant une nombreuse assistance venue non seulement de la région de Saint-Sauveur, mais aussi de la Manche, du Calvados, de Rouen et de Paris.

Après une messe célébrée à la mémoire de Jules Barbey et de sa famille, en présence de Mgr Guyot, évêque de Coutances, de nombreux pèlerins se rendirent devant la maison natale de Jules Barbey et devant celle où il vécut (deux plaques en bronze en rappellent le souvenir). M. Hermann Quéru, homme de Lettres, évoqua, en termes excellents, l'enfance de l'écrivain. La cérémonie d'inauguration eut lieu dans la cour du vieux château. Y prirent successivement la parole : M. le Maire de Saint-Sauveur ; M. René Herval, président de la Société des Ecrivains Normands ; M. Jacques de Lacretelle, de l'Académie Française, et M. le Préfet de la Manche. Après cette cérémonie, on visita avec le

plus vif intérêt le Musée Barbey d'Aureville, où, grâce à la perspicacité et au zèle de M. Le Berruyer, dont le dévouement égale la compétence, se trouvent exposés de remarquables documents concernant Barbey et son œuvre. Les nombreuses dédicaces de M^{lle} Read, les manuscrits aux encres de couleurs, les dessins les plus bizarres qui venaient jadis sous la plume de l'auteur des *Diaboliques*, se montrent dans leur curieuse complexité avec Flaubert, Barbey d'Aureville est un de nos grands écrivains et leur rapprochement, malgré la rudesse de leur mutuelle hostilité, s'impose maintenant avec le temps.

M. Jacques Toutain-Revel, président de la Société des Amis de Flaubert, représentait notre Société à cette belle fête du Régionalisme et du Souvenir.



Le Dimanche 6 Mai, à Croisset

Hôte des Amis de Flaubert, pour le Centenaire de Madame Bovary, André Dubuc a parlé du Roman dans le Jardin de Croisset

Les Amis de Flaubert célébraient, le dimanche 6 mai, à Croisset, dans le jardin, au pied du gueuloir, ce talus où l'écrivain aimait à s'entendre lire, pour mieux se juger, le centenaire de *Madame Bovary*.

L'assistance était nombreuse et recueillie. Il faisait un soleil d'été. Ce n'était pas pour rien hier le premier vrai dimanche de la saison. La Seine clapotait contre les berges. Les jeunes feuilles respiraient la lumière.

La plupart des pèlerins se tenaient debout, à l'endroit où l'allée tourne vers le pavillon. Une pierre plate, judicieusement placée, servait de petite tribune aux orateurs. Les messieurs se tenaient debout. Les dames avaient étalé leur mouchoir sur la pierre du mur et, assises, écoutaient les discours en rêvant peut-être à cette Emma qui n'a décidément pas fini de faire parler d'elle.

M. Jacques Toutain, président des Amis, improvisa une vibrante introduction, mêlant tout à la fois les noms de Flaubert et de Corneille, affirmant que ces gloires sont les vivants symboles de l'heureux destin de la France.

Puis M. Toutain donna la parole à M. André Dubuc, président de la Société Libre d'Emulation. Pendant quarante-cinq minutes, M. Dubuc réussit cet incontestable tour de force de captiver son auditoire, malgré les distractions qui menacent inévitablement toute causerie, tout spectacle de plein air.

Mais ni les bruits des moteurs, les sirènes de bateaux, ni même le chant des oiseaux, pas plus que les grands souvenirs dont ce cadre est plein, ne détournèrent l'attention.

André Dubuc a, en effet, tracé avec une sûreté de plume, un sens analytique profond et une clarté remarquable, un brillant portrait de Flaubert, de son œuvre et aussi de son temps. Le mérite d'André Dubuc, c'est peut-être, plus précisément, d'avoir mieux situé Flaubert, non seulement par rapport à nous, mais aussi vis-à-vis de ses contemporains.

La parution de *Madame Bovary*, en 1856, ne provoqua pas de grand remous. Rouen était encore tout affairée, dressée derrière ses comptoirs, retranchée dans ses magasins. « L'oisiveté que réclame le culte des Arts et des Lettres y est inconnue », note joliment André Dubuc.

Aussi bien, il est impossible ici de résumer cette belle et dense causerie. Disons pourtant — ce que souligna fort à propos André Dubuc

— que Madame Bovary est une étude rouennaise, un témoignage sur la vie rouennaise.

Enfin, sans entrer dans la querelle sur les sources de Yonville-l'Abbaye, le conférencier propose une définition séduisante : « Il serait plus sage de considérer ce bourg d'Yonville-l'Abbaye comme une sorte de satellite artificiel de la région rouennaise, créé et aménagé par Flaubert pour assurer l'existence même de son roman et lui donner à la fois sa compréhension et son équilibre ».

M. Toutain remercia avec enthousiasme André Dubuc pour sa brillante contribution au centenaire de Madame Bovary. Il remercia les personnalités, parmi lesquelles on remarquait la présence de M^e Bernard Tissot, adjoint aux Beaux-Arts à Rouen ; MM. Poullain, maire de Canteleu-Croisset ; Paul Vauquelin, maire de Maromme, conseiller général ; le Premier Président Ricaud ; Adnet, inspecteur d'Académie adjoint ; Fouyé, conseiller à la Cour ; M^{lle} Leleu ; MM. Rouault de la Vigne, président de l'Académie de Rouen ; Robert Eude, secrétaire de la Société Libre d'Emulation ; le bâtonnier Macqueron, et les Amis de Flaubert : MM. Sénéilh, trésorier ; Andrieu, A. Pierre-Pani, Creignou...

On visita ensuite le pavillon et l'on signa le Livre d'Or. Puis, guidés par MM. Poullain et Vauquelin, président départemental des H. L. M., on se rendit sur le coteau, à la Cité Verte, cette magnifique réalisation destinée à faire plutôt, des petits villages de Canteleu et de Croisset, une rayonnante ville aux portes de la grande cité.

Roger PARMENT.

**

Le Dimanche 17 Juin 1956

Visite à Ry, Rouen et à Croisset d'Excursionnistes de Malakoff

Le dimanche 17 juin, un groupe de visiteurs appartenant à la Bibliothèque Communale de Malakoff (Seine), conduit par M. Grouiller, président du Conseil d'administration, et M. Emile Souze, homme de lettres et conférencier de diverses Associations, est venu en Normandie pour y visiter Ry, Rouen et Croisset. L'excursion avait en devise : « Une journée Flaubert et sa Normandie ». Après une excursion en forêt de Lyons et une visite à Ry, le groupe de flaubertistes est venu à Rouen visiter le Musée Flaubert de l'Hôtel-Dieu et le Pavillon de Croisset. A Rouen, le groupe a été reçu par M. Jacques Toutain-Revel, président de la Société des Amis de Flaubert, et par M. René Martin, conservateur du Musée de l'Hôtel-Dieu. Cette visite a enchanté les 55 membres visiteurs qui ont remporté, malgré une pluie persistante, un excellent souvenir de ce beau périple en Normandie.

LES CAHIERS NATURALISTES

La Société Littéraire des Amis d'Emile Zola, qu'animent de leur zèle infatigable nos vaillants amis, le D^r Jacques Zola, J.-C. Le Blond-Zola et Pierre Cogny, vient de publier le n^o 4 des Cahiers Naturalistes. L'opuscule est bien vivant et renferme d'excellentes études sur Emile Zola, homme d'affaires, et sur Zola et la Bête humaine. Bravo, les « Zolistes » !

BIBLIOGRAPHIE

- Susanna GUGENHEIM. — *Flaubert nei Diari*, di F. Kafka. *Littérature Moderne*, juillet-août 1954.
- René HERVAL. — *Les Origines de Madame Bovary*. (Etude et Critique d'une Légende). *Etudes Normandes*, 1^{er} trimestre 1955.
- Gabrielle LELEU. — *Annales de Normandie*. Mai 1955. Critique de l'Etude ci-dessus. Réponse de R. Herval, *Annales de Normandie*, octobre-décembre 1955.
- Camilla HOY. — *The relation of the Notes de voyage pour Salammbô et Hérodias*. Thèse Bryn Marwr Collège, 1954. Dissertation abstracts, 1955, n° 2.
- LACOUR (José-André) et COLIN (Gerty). — *Ry contre Forges-les-Eaux*. (Querelle de normands pour une ombre). *Arts*, 29 juin et 12 juillet 1955.
- Claude PICHOS. — *Compte rendu de : Œuvres complètes de Gustave Flaubert. Correspondance*, supplément 4 volumes, 1954, suivi d'une note sur deux articles consacrés à *Madame Bovary*. *Revue Histoire Littéraire de la France*, juillet-septembre 1955.
- Georges POULET. — *La pensée circulaire de Flaubert*. *La Nouvelle Revue Française*, juillet 1955.
- Marie-Georgette STEISEL. — *La phrase de Flaubert étudiée dans Salammbô*. State University of Iowa. *Doctoral dissertations abstracts and Références*, 1952 X. State University Iowa Studies. *Aims and progress research*, n° 83, 1954.
- Dans la *Revue de Paris* du 1^{er} juin 1956 : Voir un article de G.-Charles Picard, où il est question de Flaubert à Carthage.
- Dans le *Bulletin Bibliographique de la Société des Ecrivains Normands*, (2^e trimestre 1956), paru aux *Etudes Normandes* de juin 1956 : *Encore du Nouveau sur Madame Bovary*, par René Herval.
- Dans le *Bulletin du Bibliophile*, 1956, n° 2 : Critique par J. Bonnerot, du supplément *Correspondance Flaubert*, 4 vol.
-